

FIGARO ILLUSTRÉ



*L'Ouverture
de la Pêche*

J. BALLAVOINE

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le facon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



COURSE PARIS-ROUEN
14 Mai 1895

Primé au concours du P. J.

VOITURES AUTOMOBILES

A PARTIR
de 3,250 francs

DYNAMOS

Voitures sans Chevaux Automobiles

GRANDE SIMPLICITÉ
ÉLÉGANCE
Confortable
SOLIDITÉ

ÉMILE ROGER & C^{IE}

Ingénieurs-Constructeurs

CAPITAL : 700,000 FR.

PARIS, 52, 54, Rue des Dames, 52, 54, PARIS

COURSE PARIS-BORDEAUX
11 Juin 1895

2 Prix sur 2 voitures engagées

Moteurs à gaz et au pétrole

de 1/3 à 50 chevaux

A PARTIR DE

800 francs.

BARATTE PERFECTIONNÉE

En cristal double — Brevetée S. G. D. G.



Cette excellente et coquette baratte donne en 5 à 15 minutes, suivant la richesse de la crème, un beurre fin exquis.

N°	Contenance	Preis	Franco d'port et d'emballage
0	1 litre	8 fr.	40 fr.
1	2 1/2	12 fr.	14 fr.
2	6 litres	20 fr.	24 fr.

Thermomètres pour barattes 1 fr.
Spatules en bois . 0 fr. 75
Petits moules de table variés de 2 fr. 50 à 3 fr. 50

FRANCO AVEC BARATTE; SEULS, POSTAL EN PLUS.

NOTA — La spatule sera offerte gracieusement avec commande aux lecteurs du « Figaro illustré ». Ne pas oublier de la réclamer.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 10^{bis} Rue Amélie.

Insecticide Fanfillon

A BASE DE PYRETHRE

L'*Insecticide Fanfillon* est le destructeur le plus rapide et le plus énergique qui existe pour détruire toutes espèces de vermine : pucès, punaises, etc.

Il est indispensable surtout pour chasser des pouilliers les insectes nuisibles qui s'y logent et débarrasser les volailles des parasites qui, en les rongant, détruisent leur santé et arrêtent la ponte.

PRIX FRANCO : 125 gr., 1 fr. 40 — 250 gr., 2 fr. 10 — 500 gr., 3 fr. 50 — le kilo, 6 fr. 50.

10^{bis}, Rue Amélie, PARIS.

ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'*Onguent Chapard* guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'*Onguent Chapard* sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel il donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS

Prix : la boîte de 1 kilo environ. 3 fr. — postal en plus.

**AROMATIQUE
ANTISEPTIQUE
Désinfectant**

G. Monier & C^{ie}

50, rue des Petites-Écuries

PARIS

USINE A
Bagnole
(Seine)

Sel Monier

Le Sel Monier est le plus pur, le plus agréable des antiseptiques par son action tout particulière.

Employé dans les bains et dans les soins de la toilette, il préserve des maladies et fait disparaître boutons, démangeaisons, etc. donne en outre à la peau une grande fraîcheur et un velouté remarquable.

Précieux pour la conservation des fourrures et des lainages, il chasse mites, moustiques, etc.

Il s'emploie avantageusement à tous les usages, en détruisant toute mauvaise odeur, en lavages, soit en évaporation, dans les W.-C., les écuries, chenils, pouilliers, étables, etc.

FOURNISSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DES HÔPITAUX, DES TRANSATLANTIQUES, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, DU MONT-DE-PIÉTÉ, ETC.

PRIX :

250 grammes, 1 fr. 25 — 500 grammes, 2 fr. — 1 kilo, 4 fr. — 2 kilos, 7 fr. 50

BOITE ÉCHANTILLON, 60 GRAMMES ENVIRON, 50 CENTIMES

1 Boîte de savon antiseptique pour adoucir la peau, 2 fr. 50, contre mandat-poste.

Prix-courants franco.

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [environ] 6 fr., petit modèle [environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

A. LHÉRITIER & C^{IE}
PLAINE SAINT-DENIS (SEINE)

LE SEPTOPHAGE!
Désinfectant
Crésylique



CONCOURS RÉGIONAL DE CHARTRES, 1896

DIPLOME D'HONNEUR

Décerné par la Société Vétérinaire

D'EURE-ET-LOIR.

Le Septophage n'est pas toxique.

Indispensable pour l'assainissement des habitations, hôpitaux, usines, etc. et la désinfection des écuries et stables, des W.-C., etc. S'emploie aussi pour détruire les parasites des animaux.

Le plus puissant, le moins coûteux des antiseptiques. Appliqué par MM. les Vétérinaires au pansement des plaies des animaux, amène la guérison dans le plus bref délai.

EN VENTE PARTOUT



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur **MINGAUD**

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADEMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte, 10 fr., toutes pharmacies; franco poste, 10 fr. 25, adresser au Directeur du Dépôt général, 5, RUE DE MAZAGRAN, PARIS.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}. Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS, illustrations de H. TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

UNE RENCONTRE, par EDOUARD ROD, illustrations en couleurs de Madame CONSUELO FOULD.

JE NE FAY RIEN QUE REQUÉRIR, rondeau de CLÉMENT MAROT, mis en musique par L. BOËLLMANN, illustrations en couleurs de JACQUES WAGREZ.

REMBRANDT VAN RYN, portraits intimes, par GEORGES LAFENESTRE, fac-simile de dessins de Rembrandt.

SOUVENIRS D'AFRIQUE (troisième partie), par le Général VICOMTE DE BERNIS, illustrations en couleurs d'ALFRED PARIS.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES (première partie), par ANTONIN PROUST, reproduction d'œuvres d'ISRAËL SYLVESTRE, PRIEUR, DEBUCOURT, DUPLESSIS-BERTEAUX, etc.

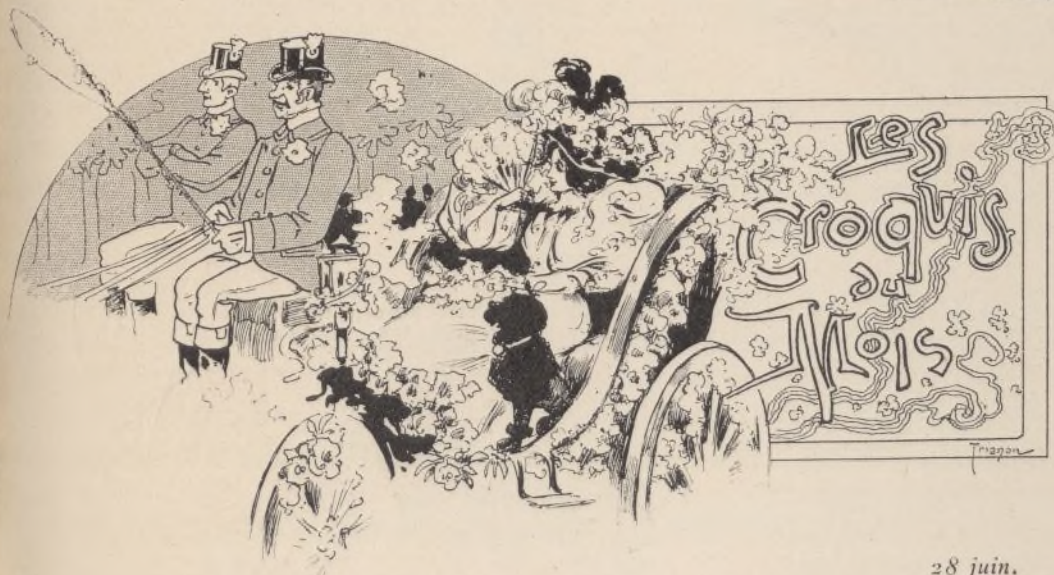
FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

FANTAISIE ORIENTALE, par RICHTER.

PORTRAIT DE REMBRANDT, par REMBRANDT

COUVERTURE :

L'OUVERTURE DE LA PÊCHE, par BALLAVOINE.



28 juin.

A tout seigneur, tout honneur : les premières lignes de cette chronique reviennent à la journée du Grand-Prix, qui a été favorisée par un temps splendide; la Société a fait une recette non moins éblouissante. La victoire est restée à *Arreau*, à un cheval de M. Edmond Blanc, un de nos plus persévérants, de nos plus actifs

et de nos plus heureux propriétaires d'écuries. Il est regrettable qu'aucun cheval anglais n'ait pris part à la course : la présence des concurrents d'outre-Manche est un élément indispensable de cette solennité, elle y met l'émulation, la surexcitation, qui sont l'assaisonnement obligé de toute fête populaire.

La Fête des Fleurs est déjà loin de nous; elle a présenté, cette année, une particularité qui mérite d'être signalée : cette particularité, c'est l'absence de l'averse traditionnelle, qui s'inscrit habituellement au programme. Un léger grain, dans la soirée, juste ce qu'il fallait pour maintenir le principe. La

bataille a été assez brillante, mais il m'a semblé que cette institution périclité.

Ce n'est pas un mois banal, que ce juin où tout le monde arrive et où tout le monde part, qui commence dans l'exaltation et finit dans la dépression; où tout se détraque et tout se désagrége à partir d'une certaine date fatidique, celle du jour qui suit le Grand-Prix. C'est alors un fiévreux démontage des installations d'hiver; les rideaux tombent flasquement de leurs tringles, les tapis s'enroulent, les bibelots familiers, enchemisés de papier de soie, s'entassent dans les armoires; les soies, les velours et les fourrures s'ensevelissent dans des coffres useptisés, à l'abri des mites. Il est à noter cependant que depuis quelques années l'heure du départ sonne toujours un peu plus tard : on traîne, on prétexte de certaines affaires qui ne sont pas terminées, de locations balnéaires qui ne sont pas encore définitivement conclues, des enfants qui passent leurs examens.

La société élégante et aristocratique qui, dès qu'elle les voit copiées par la masse des imitateurs bourgeois, s'empresse de changer

ses habitudes pour en prendre de diamétralement opposées, a accentué, cette année, cette prolongation de séjour. Elle multiplie ses fêtes et ses garden-parties : l'autre jour, le *Polo-Club* conviait tout le high-life à une exquise soirée sur sa pelouse de Longchamps; puis ça été le Club de l'Île de Puteaux, qui a livré à nos belles mondaines et à leurs sigisbées les frais ombrages que les deux bras de la Seine garantissent des invasions indiscrètes. Enfin, une fête splendide se prépare, sous les auspices du comte de Castellane et de la comtesse, née Gould, dans la région de l'Allée des Acacias, au Bois de Boulogne. Comme vous le voyez, on ne s'ennuie pas encore à Paris.

Et si l'on n'a point de fête particulière où passer la soirée, on a la ressource toujours tentante des cafés-concerts, où les jeunes femmes n'hésitent plus à se faire conduire. « Il faut bien tout voir, n'est-ce pas, ma chère ? sans cela, de quoi causerait-on quand on sera à la campagne ? D'abord, une honnête femme peut tout voir et tout entendre. Si c'est trop raide, elle fait semblant de ne pas comprendre. » Adoptant cette morale commode, on va écouter Yvette aux longs bras, débitant ses chansons d'une voix dolente et d'un air inconscient; étudier les déshabillés des belles filles qui s'exhibent dans les revues... et récolter des coryzas et des rhumatismes sous les frondaisons des Champs-Élysées. Parmi les « numéros » sensationnels qui ont marqué la réouverture des cafés-concerts, je citerai l'Aérogine ou femme volante, qui semble se maintenir dans l'air sans support apparent. « Il y a un truc » évidemment, mais il est très habilement dissimulé.



N'oublions pas, parmi les divertissements du mois de juin, la fête



de Neuilly, qui est devenue une véritable institution, un lieu de pèlerinage obligatoire. Comme toujours, la grande attraction est constituée par les arènes de lutteurs. Les élégantes du théâtre et du demi-

monde se font un malin plaisir de traîner leurs malingres adorateurs au spectacle de ces gros hommes à la tignasse broussailleuse, à la peau luisante de sueur, dont la demi-nudité révèle des torsos poilus, des biceps arrondis en boulets de canon. A la foire, comme au Bois, la bicyclette élimine peu à peu le cheval : le nombre des manèges tournants, où l'on se donne l'illusion de la pédale, égale presque celui des manèges de chevaux de bois. Qu'en d'is-tu, ô Buffon !

Ces fêtes sans fin ne seront-elles pas interrompues par la mort de Mgr le duc de Nemours, perte qui devrait mettre en deuil tout le parti royaliste ? Je ne le crois pas : le besoin de « s'amuser » constitue la caractéristique d'une partie de la jeune génération, — l'autre partie, au contraire, s'adonnant à la mélancolie et à la désespérance. Dans des milieux où devrait se conserver le respect des traditions et se pratiquer la soumission absolue aux lois et aux convenances de l'étiquette, on constate aujourd'hui une aimable désinvolture qui n'hésite jamais à sacrifier le devoir au plaisir. Et il faut féliciter le comte de Castellane d'avoir retardé de vingt-quatre heures sa fête des Acacias, en considération des funérailles du fils de Louis-Philippe. On ne pleure plus ses morts, c'est « vieux jeu », et cela empêche de « s'amuser ». Ne les blâmons cependant pas trop, ces jeunes femmes et ces jeunes filles : elles entendent les propos des anciens et des parents soucieux se lamentant sur les prochains cataclysmes et, avec la légèreté de leur âge, elles se disent : hâtons-nous de jouir de la vie avant que ne s'élève la tourmente qui emportera tout. N'est-ce point ainsi que les choses se passaient il y a un siècle ? On n'a jamais plus dansé, on ne s'est jamais plus aimé que lorsque la guillotine fonctionnait sans relâche à la place de la Révolution.

Des funérailles officielles — coût : dix-mille francs



— ont été décernées à Jules Simon. Tentures frangées d'argent, lumière abondant, grondement d'orgues et d'orchestres, chars et porteurs pliant sous le faix des couronnes, prières et chants de l'église, toges multicolores de professeurs, uniformes étincelants de fonctionnaires, cavalerie, infanterie, artillerie, rien n'y manquait. Et cependant toute cette pompe extérieure semblait déplacée. Elle contrastait avec la simplicité qui fut la caractéristique

de Jules Simon. Il a traversé la vie, une longue existence pleine d'événements littéraires et de drames politiques, en gardant toujours la même allure prudente, les mêmes gestes retenus et circonscrits, la même voix éteinte, la même coupe de redingote nonchalamment boutonnée, trouvant toujours pour chacun, qu'il fût franc-maçon ou catholique, une phrase benigne que lui dictait son scepticisme et dont son interlocuteur ne devinait généralement pas la malice cachée. Aussi la foule qui se pressait aux abords de la maison mortuaire était-elle singulièrement mêlée, et le communal y côtoyait le prêtre.

Lorsque le soleil s'est levé le 14 juin, il avait été précédé dans cet acte par la légion des pêcheurs,

mobilisée dès la veille pour l'ouverture, et dispersée sur les berges pierreuses de la Seine, sur les bords ombragés de l'Oise ou sur les eaux vertes de la Marne. J'épargnerai à mes lecteurs la plaisanterie traditionnelle sur les pêcheurs à la ligne, sur leur foi inébranlable que ne sauraient rebuter les éternels déboires. Il doit y avoir à cette passion une origine atavique et préhistorique ; dans les veines du vrai pêcheur à la ligne doivent circuler quelques gouttes du sang de



nos ancêtres ichtyophages, êtres doux et timides qui, ne possédant pas d'armes pour tuer les fauves, ne subsistaient que de poissons capturés sans doute au moyen d'une arête servant d'hameçon, attachée à quelque liane. Et cette mansuétude a persisté dans l'âme de leurs descendants.

Le très affable directeur du Jardin d'Acclimatation, M. Porte, vient d'avoir quelques heures de douce gaieté : vous savez que le *Figaro* a dernièrement institué un concours de photographie instantanée dont le champ d'opération était le Jardin d'Acclimatation ; cet établissement s'était fort généreusement chargé de fournir gratuitement les prix destinés aux lauréats. Mais, comme la plus belle fille

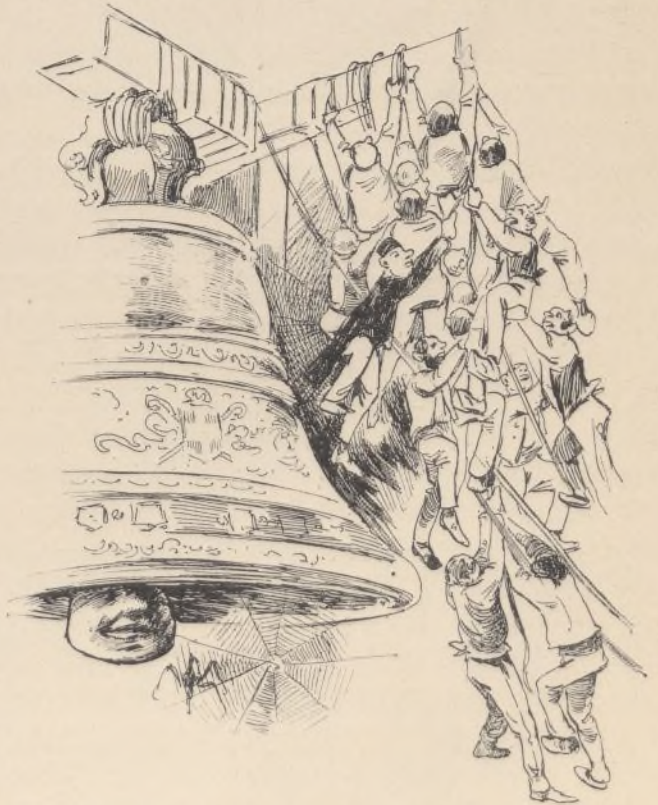


du monde ne peut donner que ce qu'elle a, les concurrents heureux se sont vus gratifier d'animaux bizarres, encombrants, voraces et bruyants, qui s'adaptent difficilement à nos mœurs bourgeoises et à nos immeubles, que protègent d'inflexibles concierges. Heureusement l'administration du Jardin d'Acclimatation avait prévu le cas, et les amateurs qu'embarrassaient ces produits variés de la faune exotique ont pu les échanger contre une somme d'argent.

Depuis qu'on l'a enlevée à ses montagnes pour la déposer sous un hangar du Sacré-Cœur, la Savoyarde s'est réfugiée dans le plus

sombre mutisme : impossible de la faire parler. Elle doit évidemment avoir son idée, cette grosse cloche. Je suppose qu'elle se trouve inconfortablement logée et qu'elle boude l'architecte et le clergé de l'église, qui ne se hâtent guère de lui édifier son clocher, cette énorme et hardie flèche de pierre sans laquelle le Sacré-Cœur ne sera toujours, pour les spectateurs lointains, qu'une lourde accumulation de pierres blanches. Ah ! lorsqu'elle aura sa maison à elle, quand elle dominera la grande cité, qu'elle la verra à travers les fenêtres de sa tour, la Savoyarde saura aussi lui parler et échanger avec le vieux bourdon de Notre-Dame des paroles de bronze.

De nombreux banquets ont émaillé cette dernière quinzaine, semant la gastralgie dans les estomacs de nos célébrités artistiques et littéraires. Je ne saurais les énumérer tous et encore moins dire exactement les causes qui ont motivé ces agapes. C'est devenu la coutume, maintenant, de consacrer la gloire de certains personnages connus au moyen d'une sorte de plébiscite restreint ; quelques amis se chargent de l'organisation : ils lancent des invitations aux deux ou trois cents célébrités qui composent l'état-major du journalisme, du théâtre et des beaux-arts ; ils pointent soigneusement les noms des adhérents, de ceux qui s'excusent et de ceux qui ne répondent pas, ce qui donne une idée approximative, mais fautive d'ailleurs, du degré de popularité dont jouit le héros du banquet ; on absorbe un menu médiocre arrosé de vins parcimonieux, on suit quelques discours émus, puis, levés de table, les invités se réunissent en petits groupes, dans les coins, pour dire du mal du grand homme qu'ils viennent d'acclamer. Pour être juste, je dirai que cela ne se passe pas toujours ainsi, et les amis réunis chez Cubat pour arroser la décoration de



Fasquelle, et à la Tour Eiffel pour célébrer la même distinction accordée à Flammarion, ont bien sincèrement et bien franchement témoigné leurs sympathies à ces deux éditeurs amis des lettres.

Cette maudite terre d'Afrique, insatiable mangeuse d'hommes, vient encore d'engloutir une nouvelle proie. Le nom du marquis de Morès, fils du duc de Vallombrosa, tombé dans un guet-à-pens aux confins de la Tunisie et de la Tripolitaine, va s'ajouter, dans le long martyrologe de l'exploration et de l'expansion africaine, aux noms du Prince Impérial, du duc d'Uzès, de Napoléon de La Valette, de Planhol, de Flatters, de Bonnier et de tant d'autres, morts avec moins d'éclat peut-être, mais avec autant de courage.

J'avoue ne professer, en principe, qu'un médiocre enthousiasme

pour les explorateurs ; ils se lancent presque toujours dans l'inconnu du continent noir avec des allures de conquistadors qui éveillent aussitôt la défiance et se terminent presque toujours par des dénouements tragiques. Et alors, l'amour-propre national s'en mêle : des patriotes de brasserie s'écrient qu'il faut venger le drapeau français, on organise une expédition qui engloutit quelques millions de francs et quelques milliers d'hommes, et l'on a la satisfaction de hisser la bannière tricolore sur une factorerie où des trafiquants juifs ou allemands vendent aux indigènes les marchandises de Birmingham ou de Liverpool.



Le grand tournoi d'armes organisé par le *Figaro*, a réuni, pendant une semaine, soit au Nouveau-Cirque, soit au Jardin de Paris, l'élite et la fleur de l'escrime de tous les pays, au nombre de plus de trois cents, maîtres ou amateurs. Malgré le tact tout particulier déployé par les organisateurs de ces concours, il y a eu des froissements et des mécontentements qui se sont bruyamment manifestés, car le monde du fleuret, de l'épée et du sabre est un *genus irritabile* tout autant que celui des poètes.

Les premières lignes de cette chronique ayant été consacrées au cheval de course, il me paraît équitable d'en réserver les dernières à l'homme de course, animal nouveau, produit récent de la bicyclette. L'épreuve du Bol d'Or a été gagnée par Rivière qui, ayant tourné pendant vingt-quatre heures de suite dans le même rond à « couvert » 859 kilomètres, plus 120 mètres, dans ce laps de temps. Rivière est donc, depuis le dimanche 28 juin 1896 jusqu'à l'année prochaine, à la même époque, le champion du monde pour les vingt-quatre heures. C'est un beau titre, vraiment, et un pareil exploit lui vaut une renommée bien acquise : il pourra s'asseoir, — pendant un an, seulement — au rang des triomphateurs célèbres, et son nom volera sur la bouche des peuples, à côté de ceux d'Alexandre, de Napoléon, de Shakspeare et de Molière. Une foule immense, sans cesse renouvelée, a rempli l'enceinte où se déroulait ce drame, et des gens qui se plaignent de trouver des longueurs dans *Edipe-Roi* ont passé un jour et une nuit pour assister aux péripéties et au dénouement de ce drame palpitant.

Mais ici, comme dans toutes les luttes de la vie, il y a des côtés pitoyables, ne serait-ce que ce pauvre diable de coureur, arrivé sixième — c'est-à-dire n'obtenant aucun prix, — et qui, n'ayant probablement pas le sou n'a pris, pendant les premières dix-huit heures, que de l'eau et quelques petits pains. Le public, touché de son courage, lui a offert à partir de ce moment de la viande et du vin et a fait une collecte à son profit.

Dans quelques jours vont commencer les épreuves, fort compliquées, du Grand Prix de Paris pour bipèdes, qu'il ne faut pas confondre avec celui des quadrupèdes.

LUTÉCIUS.

Les Livres

L'intérêt rétrospectif que présentaient les premiers volumes du *Journal du Maréchal Castellane* devient presque contemporain avec le quatrième tome que la Maison Plon met en vente et qui embrasse la période de 1847 à 1853. Un certain nombre des personnages qui y figurent vivent encore ou du moins leur souvenir subsiste net et vivace dans la mémoire des lecteurs d'aujourd'hui. La révolution de 1848, le coup d'Etat du 2 décembre, la proclamation de l'Empire, la période de paix et de prospérité qui marque cette époque sont racontés avec une vérité, appréciés avec une sagacité qui font de ce journal un des plus précieux documents pour l'étude des soixante premières années de ce siècle.

Malgré le préambule dans lequel M. Victor Barrucand nous présente sous l'aspect d'un héros le citoyen Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille, général de la République, dont il a retrouvé les mémoires aux archives de la Guerre, ce héros n'est qu'une brute malfaisante, un « impulsif », comme on dit aujourd'hui, incorrigible querelleur, brillard sanguinaire, declamatoire et sans orthographe. Grâce à toutes ces qualités républicaines et malgré toutes ses fautes militaires en Vendée il fut obstinément récompensé et soutenu par la Convention. Mais cela ne pouvait durer : après l'attentat de la rue

Saint-Nicaise, le Premier Consul l'expédia avec un lot de conspirateurs, aux Seychelles où il mourut. Ce personnage ne méritait assurément pas un in-18 de 400 pages.

Norvins fut, dans des temps lointains, le précurseur du mouvement napoléonien qui a pris de nos jours un si vaste développement. *Son Histoire de Napoléon* a été pendant cinquante ans, avec le *Mémorial de Sainte-Hélène* la seule biographie du grand homme. Aujourd'hui, M. Lanzac de Laborie nous donne les *Mémoires de Norvins*, très intéressants, très vivants, racontant la carrière mouvementée de ce personnage qui fit un peu de tout et toucha à l'armée, à l'administration, à la police. C'est une figure vraiment originale, un caractère capricieux qui ne s'accommoda pas toujours de la discipline et de la hiérarchie.

L'introduction de *Poussière du Passé*, de M. Ernest Daudet, nous explique son livre : « Après avoir moi-même consacré plusieurs années de ma vie à remuer la poussière de nos archives, je viens ici résumer ce qu'y ont trouvé les auteurs ». On trouvera donc, dans ce volume l'analyse d'un certain nombre de mémoires publiés récemment et dont la dimension rebute quelquefois le lecteur pressé.

Le titre du volume de M. Sorel : *Bonaparte et Hoche en 1797*, éveille l'idée d'un parallèle entre ces deux personnages. Ce sont, cependant, deux études séparées et le parallèle ne se dessine assez confusément que dans la conclusion de la partie consacrée à Hoche. Les préférences de l'auteur sont évidemment pour Hoche, dont il exalte la pureté : sans doute Hoche est resté pur, à l'encontre de Bonaparte qui s'est sali au contact des hommes, des conspirations et des coalitions ; si au lieu de mourir jeune Hoche eût poursuivi la carrière que lui eût souhaité M. Sorel, l'admiration de M. Sorel se serait certainement refroidie.

A l'heure où disparaît la société française usée, que submergeront des peuples neufs, riches, avides de jouissances — les barbares au sens du mot latin — envahissant notre terre, s'y comportant avec une liberté d'allure qu'ils n'oseraient pratiquer chez eux, gouvernant nos modes et nous imposant leurs mœurs, il est bon qu'un penseur, se mêlant à ce monde pour en pénétrer la psychologie, nous en donne le tableau. C'est ce qu'a fait Paul Bourget dans son dernier roman : *Idylle tragique*. Je n'ai pas ici la place d'analyser cette œuvre si forte, si vraie, si humaine et si dramatique, entremêlée d'épisodes aimables et mondains qui en masquent l'âpreté : je ne peux que la signaler et constater que jamais Paul Bourget ne s'est montré plus maître de sa pensée et de sa forme que dans ce beau livre.

C'est un sombre roman, le *Souhait* de l'Allemand Sudermann. Des tempêtes d'âmes y grondent, entremêlées d'éclairs et de coups de tonnerre. Le sujet en est éminemment dramatique : Olga Bremer aime Robert, le mari de sa sœur Marthe : celle-ci tombe malade. « Oh ! si elle pouvait mourir ! » pense Olga. C'est là le « Souhait ». Marthe meurt, en effet ; Robert est libre, mais Olga porte le remords de son souhait ; elle refuse la main qu'il lui offre et se tue. Tout cela est présenté en un style sobre et dur ; l'amour et la tendresse y sont farouches et chacun de leurs élans se heurte aux implacabilités de la conscience et du devoir. Les personnages quoique très sommairement décrits ressortent avec une vigueur étonnante. Les traducteurs, MM. Rémon et Devauvassin, ont su conserver à l'œuvre toute son âpre saveur.

Par le même procédé qu'il a employé dans *Charlie*, M. Fernand Vanderem nous montre dans la *Patronne*, avec une ironique simplicité et une feinte bonhomie, ce qu'il en coûte aux gens assez naïfs pour aller raconter à leur meilleur ami que sa maîtresse le trompe ; le résultat est connu : infailliblement l'on se brouille avec l'ami et avec la dame. C'est de la bonne comédie humaine, non point amplifiée et dramatisée comme celle de Balzac, mais au contraire ramenée au point juste de l'immoralité courante. Ce petit volume illustré par Pierre Vidal fait partie de la très intéressante collection Ollendorf à 2 francs le volume.

Dans *Ce qu'Elles font*, Gustave Genevoix nous montre la bienfaisante intervention des femmes dans l'existence de l'homme, et comme quoi elles remplissent auprès de lui le rôle d'ange gardien. Ce plaidoyer, sous forme de roman, opérera-t-il beaucoup de conversions ? Depuis l'affaire de notre mère Eve, il y a beaucoup d'hommes qui se méfient.

Les études de M. Augustin Filon sur le *Théâtre anglais* publiées dans une grande revue, paraissent aujourd'hui en volume, œuvre de haute critique, d'érudition profonde, où l'auteur étudie la lente élaboration du théâtre anglais qui n'existait pas au commencement de ce siècle et qui, après s'être traîné dans l'ornière de l'adaptation française a trouvé aujourd'hui sa formule et sa personnalité. Ces études, écrites avec une complète indépendance par un écrivain établi depuis vingt-cinq ans en Angleterre ont obtenu, chez nos voisins, un légitime succès qu'elles rencontreront, sans aucun doute, auprès des lecteurs français.

Deux hommes d'esprit et de talent, Georges Montorgueil et le peintre Henri Boutet se sont associés pour créer une piquante plaquette, *Les Dénudés au théâtre*, très galamment mise en œuvre par l'éditeur Floury. Je ne puis, dans ce recueil, que glisser, sans appuyer, sur ce terrain scabreux. Je me bornerai à constater avec Montorgueil que ces étalages de dessous, ces épaules, ces dos, ces jambes, ces gorges, parfois douteuses, brutalement exhibées finissent par devenir indifférentes au public et nuisent à la femme dont elles suppriment le mystère.

La quatrième série des *Etudes de Littérature et d'Art*, de M. Larroumet, nous donne les appréciations de l'éminent critique sur un certain nombre d'auteurs contemporains : Goncourt, Loti, Zola, Hervieu, d'Annunzio, etc. Je signalerai spécialement la partie consacrée aux consciencieux critiques d'art que furent Théophile Thoré (W. Bürger) et Castagnary. Nos salonniers d'aujourd'hui peuvent lire avec fruit ces pages et y apprendre ce qu'il faut savoir pour parler congrûment de la peinture.

Madame Brada nous a montré dans ses *Notes sur Londres* et dans *Joug d'amour* qu'elle pouvait faire mieux que la nouvelle, genre « Vie Parisienne » publiée aujourd'hui par elle sous le titre de *Les Epouseurs*. C'est, de sa part, une inutile excursion sur le domaine de Gyp qui excelle à reproduire avec une comique exactitude, en un style baroque et entrecoupé le vide des âmes mondaines.

Chacun aspire au bonheur et personne n'y atteint. Pourquoi ? Parce qu'on ne s'applique pas à réaliser ces quatre conditions indispensables : « Savoir ce qu'on aime, aimer ce qu'on a, chercher en soi-même ses satisfactions, ne demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner. » Ce sont là quatre recettes infaillibles découvertes

par M. Victor Meignan et qu'il met très obligeamment à la disposition du public, dans son manuel du parfait bonheur, intitulé : *Conseils*.

Les mères qui ont perdu une fille à l'âge où sa jeune âme s'épanouissait, liront avec des larmes ce volume mystique, anonyme et intentionnellement vague que vient d'éditer la librairie Plon sous le titre de : *Prédestinée*.

A leur bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, véritable encyclopédie, œuvre d'intelligente vulgarisation, les éditeurs May et Moitteux viennent d'ajouter un volume, un des meilleurs assurément de la collection : *L'Histoire de la Musique allemande*, par Albert Soubies. Les trois cents pages de ce manuel représentent une somme considérable de recherches; l'auteur possède une science particulière de condenser en peu de lignes les notions les plus vastes, les idées les plus complexes, les appréciations les plus sagaces; il a su dérouler comme en un panorama mouvant l'immense travail successif accompli par l'école musicale allemande depuis des siècles, pour aboutir aujourd'hui au triomphe de la polyphonie. On comprend en le lisant que le wagnérisme n'est point une religion spontanément issue du cerveau du Dieu de Bayreuth, mais la résultante des matériaux accumulés par Sébastien Bach, Beethoven, Schubert, Schumann, Weber. Il doit suffire à Wagner de les avoir résumés et égalés, mais qu'on ne vienne pas nous dire, comme le font ses apôtres, qu'il a créé la musique et que « in principio erat nihil ».

Bien que l'*Annuaire général et international de la Photographie* soit une œuvre de publicité, son apparition doit cependant être signalée ici, dans ce recueil artistique et littéraire et qui, en même temps, s'alimente de toutes les ressources de la photographie. L'annuaire que dirige M. Marc Leroux nous remet sous les yeux l'évolution et les progrès de l'art photographique pendant l'année 1895-96, nous montre l'habileté des opérateurs, l'ingéniosité des constructeurs. En soixante gravures hors-texte sont exposés les procédés si divers au moyen desquels le cliché photographique est transformé en cliché typographique, en pierre lithographique ou en planche en taille-douce qui permettent d'en multiplier les épreuves à l'infini. Ce sont là des conquêtes de la science au profit de l'art qu'on ne saurait regarder d'un œil indifférent ni distraire.

Ferdinand Bac vient d'ajouter un chant à son poème de la femme

déshonnête, qu'il a déjà développé en de nombreux albums. Il la connaît bien, elle et ses voluptés, ses traîtrises, ses inconscientes perversités, ses naïves perfidies. Le nouvel album : *Nos Amoureuses*, édité par Simonis Empis, très séduisant de dessin et de couleurs, constituera, avec ses prédécesseurs, un précieux document pour l'histoire galante de notre époque.

Madame G. de Montgomery, dans un volume de vers intitulé : *Rondels*, nous présente, sous la forme rapide et joliment cadencée du rondeau, toute une série d'aimables tableaux, de croquis mondains, de pensées délicates, de boutades gaies ou de sombres tristesses. Les vers de Madame de Montgomery vont d'une allure franche, bien cadencée, qui dénote un esprit ferme en même temps qu'un tempérament vraiment poétique.

Je profiterai de la publication, dans le présent fascicule, d'une étude sur Rembrandt pour signaler une superbe eau-forte gravée par William Unger, d'après le portrait de *Saskia*, femme de Rembrandt, qui est au musée de Dresde. L'artiste a su rendre avec une étonnante maîtrise les éclats de lumière à côté des ombres chaudes et veloutées qui caractérisent ce chef-d'œuvre du maître. Cette planche, éditée par la « Gesellschaft für vervielfältigende Kunst » (Société des Arts graphiques) de Vienne, fait le plus grand honneur à l'artiste aussi bien qu'à ses éditeurs.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1896-97 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1,300 pages, au prix de 25 fr. (A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.)

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON DES BAINS DE MER

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES DU VENDREDI AU MARDI

Prix au départ de Paris pour :

	1 ^{re} CLASSE	2 ^{me} CLASSE	3 ^{me} CLASSE
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Eu	25 40	20 10	13 70
Le Tréport-Mers	25 75	20 35	13 90
Saint-Valéry	27 15	21 35	14 75
Cayeux	29 30	23 05	15 95
Le Crotoy	27 90	21 95	15 15
Quend (Fort-Mahon)	28 30	22 15	15 45
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28 80	22 50	15 75
Bercq	31 »	24 15	17 »
Etaples (Paris-Plage)	30 90	23 95	17 »
Dannes-Camiers	31 70	24 40	17 50
Boulogne	34 »	25 70	18 90
Wimille-Wimereux (Ambleteuse, Audresselles)	34 55	26 10	19 30
Marquise-Rinxent (Wissant)	35 50	26 75	20 »
Calais	37 90	29 »	21 85
Gravelines	38 85	29 95	22 60
Loon-Plage	38 75	29 90	22 50
Dunkerque	38 85	29 95	22 60
Ghyvelde (Bray-Dunes)	39 95	31 15	23 40

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs de Paris à Royat et à Vichy.

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand.

Durée du trajet : De Paris à Royat en 9 heures—à Vichy en 6 heures et demie.

Prix : { De Paris à Royat, 1^{re} cl. 47 fr. 80; 2^e cl. 32 fr. 30; 3^e cl. 21 fr. 10.
 { De Paris à Vichy, 1^{re} cl. 41 fr. »; 2^e cl. 27 fr. 70; 3^e cl. 18 fr. 10.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES COTES DE NORMANDIE, EN BRETAGNE ET A L'ÎLE DE JERSEY

1^{re} Billets d'excursion, valables pendant un mois (1) avec itinéraires fixes comme suit :

(1^{er} MAI AU 31 OCTOBRE).

1^{er} ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 50 fr.; 2^e cl. 40 fr. — Paris, Les Andelys, Louviers, Rouen, Le Havre (2), Fécamp, Etretat, Saint-Valéry, Dieppe, Le Tréport, Arques, Forges-les-Eaux, Gisors, Paris.

2^e ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 50 fr.; 2^e cl. 40 fr. — Paris, Les Andelys, Louviers, Rouen, Dieppe, Rouen, Saint-Valéry, Fécamp, Etretat, Le Havre (2), Honfleur ou Trouville-Deauville, Caen, Paris.

3^e ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 70 fr.; 2^e cl. 55 fr. — Paris, Les Andelys, Louviers, Rouen, Dieppe, Rouen, Saint-Valéry, Fécamp, Etretat, Le Havre (2), Honfleur ou Trouville, Cherbourg, Caen, Paris.

4^e ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 80 fr.; 2^e cl. 60 fr. — Paris, Dreux, Briouze, Bagnoles-Tessé-la-Madeleine, Granville (3), Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan (Lamballe, Saint-Brieuc, moyennant supplément), Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.

5^e ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 90 fr.; 2^e cl. 70 fr. — Paris, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan (Lamballe, Saint-Brieuc, moyennant supplément), Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.

6^e ITINÉRAIRE, 1^{re} cl. 90 fr.; 2^e cl. 70 fr. — Paris, Les Andelys, Louviers, Rouen, Dieppe, Rouen, Saint-Valéry, Fécamp, Etretat, Le Havre (2), Honfleur ou Trouville, Caen, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Bagnoles-Tessé-la-Madeleine (3), Briouze, Dreux, Paris.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.
 (1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 % si la prolongation est demandée, aux principales gares désignées aux itinéraires, pour un billet non périmé.
 (2) Le trajet entre Rouen et le Havre peut s'effectuer facultativement, du 20 Mai au 30 Septembre, soit par chemin de fer, soit par bateau à vapeur.
 (3) Le parcours de Bagnoles-Tessé-la-Madeleine à Granville (ou inversement) peut être effectué, soit directement par la ligne de Granville, soit par Briouze, Vire, Mortain et Avranches, soit par Conterne, Doudroul (Orne), Mortain et Avranches.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

LE FIGARO-SALON DE 1896

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypographie auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro » les deux derniers fascicules :

No 5. — Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : *Bazilles, 1870*, par FRANÇOIS LAFON.

No 6. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : *L'Été*, par WENCKER.

UN FASCICULE : 2 FRANCS — LES SIX FASCICULES : FRANCO, 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

E. RICHTER



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1896 by Bousso, Valadon & Co.

FANTASIE ORIENTALE

Ayuntamiento de Madrid

UNE RENCONTRE

PAR ÉDOUARD ROD

« Bien ! non, déclara René Laurent, toutes les femmes ne sont pas intéressantes ! Il en est, dans le nombre, d'insupportables, de nulles, de vides... au delà de toute expression. Plus vides, plus nulles, plus insupportables que les pires d'entre nous ! »

J'essayai d'interrompre : « Pas beaucoup ! »

Mais mon ami voulait soutenir sa thèse. Il secoua violemment sa tête chevelue, aux traits nerveux, fit passer un éclair dans ses yeux d'or, et s'écria :

« Le nombre n'y fait rien. Il y en a : cela suffit pour notre malheur. Car nous les aimons, comme des imbéciles que nous sommes. Nous attendons d'elles, quelles qu'elles soient, je ne sais quels paradis merveilleux. Nous n'en pouvons voir aucune, belle ou laide, sans que notre imagination se mette à trotter derrière ses jupons. Moi, du moins. Toutes celles que je rencontre, je suis aussitôt harcelé par le désir de les connaître, — bien que je sache qu'on ne les connaît jamais. Je me mets en campagne et j'en suis souvent puni. Des déceptions, des regrets, — de l'ennui quelquefois : un ennui cruel, âpre, meurtrier, où il y a de la colère. C'est injuste, car enfin, ce n'est pas leur faute, si nous leur demandons ce qu'elles ne peuvent pas donner, ce qu'elles ne promettent pas, — des choses que nous ne savons pas nous-mêmes, quoi ! Mais c'est plus fort que moi : je ne me résigne qu'avec douleur à constater qu'une femme peut être un être maussade, désagréable ou niais. Cela me paraît une erreur de la nature. Et pourtant, j'en ai rencontré quelques-unes... »

Laurent laissa sa phrase en suspens pendant quelques secondes, ferma les yeux comme pour évoquer un souvenir, et reprit : « Une surtout !... Un exemplaire étonnant du sexe, à qui je dois une inoubliable journée d'agacement, une dépense inusitée de mauvaise humeur. Je vais vous raconter cette his-

toire, — si l'on peut appeler cela une histoire. Cela vous rendra prudent dans vos rencontres.

Et René Laurent me fit le récit suivant :

D'abord, vous pensez bien que ce n'était pas pour les moines que je montais au Grand-Saint-Bernard. Non. Ni pour peindre, bien que j'emportasse mon attirail d'artiste : la peinture de montagne ne m'a jamais séduit. Je montais au Grand-Saint-Bernard tout simplement parce qu'*Elle* y devait passer... Oui, *Elle*, une *Elle* d'il y a cinq ou six ans, qui m'était très chère en ce temps-là, qui depuis... Mais cela, ce serait une autre histoire, plus mouvementée que celle dont il s'agit pour le moment. Sachez seulement qu'*Elle* revenait d'Italie, où son mari avait eu l'incroyable idée de l'emmener en plein mois de juin, et qu'avec ce merveilleux génie qu'ont les amoureuses, elle avait trouvé moyen de le laisser en route et de rentrer seule, par le col fameux. Notre séparation durait depuis cinq semaines. C'est long, savez-vous, cinq semaines, quand on est pris jusqu'aux moelles, quand on les passe à poursuivre le même désir unique, qui ne vous quitte pas un instant, qui vous hante le jour à travers vos occupations, qui, la nuit, vous visite avec les rêves et vous éveille haletant. Parfois, on a des répit d'une heure, on le croit vaincu, chassé. Erreur ! Il est toujours là, tapi au fond de vous, comme une espèce de douleur tenace qui ne vous lâche pas. On essaye de s'en distraire, on le fuit, on s'imaginerait que d'autres femmes l'apaiseront. Mais non. Il n'y en a qu'une sous le soleil. C'est celle-là qu'on veut, celle-là seule. Et entre elle et vous, il y a l'espace, des lieues et des lieues, des fleuves, des plaines, des montagnes, — un infini ! Vous l'appellez, vous l'invoquez, son image se dessine devant vos yeux, vous tendez le bras, — fantôme ! Je vous assure que cela est insupportable. Il y a beaucoup de formes de la souffrance : je ne sais s'il y en a de pire que celle-là. En tout cas, il n'y en a aucune qui vous possède plus complètement. Et l'attente du revoir, mon ami ! Comment tenir jusqu'au moment qui semble plus éloigné à mesure qu'il se rapproche ? Comment tuer les minutes longues comme des siècles ? Une affreuse appréhension vous possède : ce moment n'arrivera pas. « Quelque chose » surviendra pour l'écarter, — une de ces fatalités bêtes, un de ces hasards malfaisants dont notre vie est faite, contre lesquels notre volonté ne peut rien et qui, le plus souvent, sont d'une révoltante insignifiance, — qui le sont toujours, par rapport à notre désir.

Cet état d'esprit, que vous connaissez peut-être, était le mien, le matin de juillet où, après une nuit d'insomnie dans un hôtel de Martigny, j'attendais, bien avant l'heure fixée pour le départ, la diligence qui conduit à Orcières, où j'avais retenu, par télégramme, la veille, une voiture. Quoiqu'il fût à peine sept heures, la chaleur était déjà très forte, — comme si elle se fût emmagasinée, pendant les jours précédents, dans cette étroite plaine surplombée de montagnes. Et je voyais devant moi filer entre les maisons une route blanche, aveuglante et poussiéreuse. Mais les inconvénients du voyage ne me préoccupaient guère. Je songeais au bonheur qui m'attendait là-haut. Je me disais aussi qu'un peu de souffrance physique, dans



l'état d'esprit où je me trouvais, ne serait point désagréable : le mal-être, dans un coin de voiture, la poussière, la chaleur, — c'étaient, dans l'espèce, autant d'alliés sympathiques qui atténueraient peut-être le douloureux aiguillon du désir exaspéré, la fièvre d'impatience dont mes veines bouillonnaient depuis plusieurs jours.

Le train, que la diligence attendait, eut du retard : en sorte que je stationnai plus d'une heure devant le bureau, faisant les cent pas en plein soleil, puis cherchant des coins d'ombre où m'asseoir un instant, — incapable d'ailleurs de rester en place. L'un après l'autre, je vis arriver deux ou trois passagers, en petit nombre, la saison commençant à peine. Ils retenaient leurs places et s'installaient sur une banquette, avec une patience que j'admirais. Heureux, pensais-je, les doux êtres dont rien ne trouble l'existence ordonnée et sereine ! Ils supportent paisiblement le présent, quel qu'il soit, et l'avenir ne les trouble point, parce qu'ils n'en attendent que le tranquille recommencement des heures achevées. Leurs jours s'enfuient comme l'eau d'un ruisseau qui rampe à travers la plaine, sur un lit de sable. A coup sûr, ces bonnes gens que je voyais pointer à de longs intervalles, sur la route, ou qui restaient là, bien tranquilles, les mains sur leurs genoux, échangeant entre eux de rares paroles, — ces braves gens n'avaient point un rendez-vous d'amour au mont Saint-Bernard. C'est pour cela que je les trouvais heureux. Mais pour rien au monde je n'aurais troqué leur sort contre le mien.

Enfin, après les derniers préparatifs, on partit : l'air vibra de l'étourdissant tapage des grelots. J'avais pris une place d'intérieur, pour augmenter ces incommodités dont j'attendais un secours. Nous étions quatre : deux jeunes gens, étudiants suisses, qui se mirent bientôt à parler des affaires de leur université, moi, et une femme que je dévisageai rapidement.

Elle n'était ni jeune ni belle, bien qu'elle portât un chapeau clair et un cache-poussière d'une élégance qui ne s'accordait pas avec son aspect général. Sous sa voilette, on distinguait des traits irréguliers, un teint neutre et grisâtre, de vagues yeux bleus sans expression définissable ; et, sous son chapeau, des touffes assez mal coiffées de cheveux fades. Elle s'agitait passablement, en regardant autour d'elle, avec une évidente envie de faire la conversation. Décidé à repousser tout attentat à ma liberté de rêverie, je tirai de ma valise un livre et feignis de me plonger dans la lecture.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne lisais guère : si bien, que je négligeai même de tourner les pages. Je me contentai d'évoquer mon amie, que je voyais apparaître là-haut, dans le décor d'un paysage inconnu et grandiose. Pendant un long moment, je ne m'occupai qu'à la voir, à la désirer, à rappeler sur mes lèvres le goût de ses baisers, à respirer ce parfum spécial qu'elle dégageait et qui lui appartenait bien en propre : parfum mystérieux d'une fleur plus belle que toutes les fleurs, d'un corps embaumé, chargé de délices, pétri de caresses. La voix de mes compagnons, le roulement de la voiture, le son des grelots et des roues me berçaient avec douceur. A cause du soleil, il avait fallu fermer le rideau, en sorte que je ne voyais rien du paysage. Je n'avais d'ailleurs nulle envie d'en rien voir. Je me trouvais très bien, dans cette caisse fermée, chauffée et bruyante, qui me conduisait au bonheur. Quand les chevaux prenaient le pas, aux montées trop dures, leur lenteur ne m'irritait point : rien ne me pressait, puisque j'arriverais le soir et ne la verrais que le lendemain ; et le mouvement convenait mieux à mon état d'esprit que l'immobilité qui m'attendait chez les bons Pères.

Mais voici que, comme les robes des moines venaient ainsi se mêler à des visions bien autres, une insidieuse question passa dans mon esprit : pourquoi donc m'avait-elle donné rendez-vous, la chère, au couvent du Saint-Bernard ? en me recommandant, encore, de l'y attendre, sans descendre au-devant d'elle sur le versant italien ? Elle savait que les lieues ne me coûtaient rien pour la revoir plus tôt : il eût été si facile ! A quelle raison secrète avait-elle donc obéi ? Je la connaissais à la fois un peu dévote et un peu perverse, et je pensai d'abord que, dans son caprice, il y avait un fin mélange de perversité et de dévotion. Mais bientôt, cette explication très plausible à laquelle je m'arrêtai

d'abord, cessa de me satisfaire. J'en cherchai une autre. Je la trouvai, j'en trouvai dix, compliquées, retorses, ingénieuses, parmi lesquelles plusieurs méfiantes et jalouses, en sorte qu'au bout d'un moment, je me sentis dévoré de mille soupçons, qui me rongèrent avec une cruauté d'autant plus implacable qu'ils sortaient de moi, que je ne pouvais ni les peser ni les discuter, qu'ils tournaient dans le vide en s'exaspérant de l'exaspération de ma fantaisie.

Je fermai mon livre et m'agitai, car l'agitation physique accompagne toujours l'agitation intérieure. J'ouvris le rideau : j'aperçus des parois vertes dominant la route, dont le bandeau

fuyait. Le soleil me força de refermer. Et je me trouvai très mal dans la caisse où tout à l'heure je me trouvais bien. Insupportablement mal : harcelé par des suggestions douloureuses comme des piqûres de feu, que seul le mouvement aurait pu apaiser. Or, il fallait rester immobile dans mon coin, en prenant garde de ne pas remuer mes jambes plus que de raison. La chaleur n'était pas assez accablante pour étouffer les serpents qui grouillaient dans mon cerveau ; le bruit pas assez fort pour assourdir les bourdonnements de mon imagination. Et cela durerait encore au moins deux heures, jusqu'à Orcières, pour continuer ensuite dans la carriole qui me conduirait, seul, là-bas ! Que faire ? Je cherchai un moyen de réagir et je finis par en découvrir un : sortir de moi-même, n'importe comment. Un médecin de mes amis m'avait une fois recommandé ce procédé très simple pour éviter les

tourments de l'idée fixe : *penser à ce qu'on voit*. J'essayai de l'appliquer. Mais, ce que je voyais, c'étaient, sur les filets, des paquets, des valises, des cannes ferrées et des parapluies ; et, autour

de moi, trois figures, auxquelles je m'efforçai de m'intéresser. Si, du moins, ma compagne eût été jolie, si elle eût eu, à défaut de beauté, ce je ne sais quoi d'attirant qui peut fixer un instant l'attention même indifférente ! Mais rien : elle était presque laide, avec un minois chiffonné, un teint douteux, de petits yeux vagues. Toutefois, comme elle venait justement de réussir enfin à lier conversation avec les deux étudiants, je l'écoutai. Sa voix avait un certain charme ; elle parlait avec un accent anglais assez fort, en cherchant ses mots. J'entendis qu'elle demandait : « Vous allez au Saint-Bernard, messieurs ? »

Un des deux jeunes gens, joli garçon à moustaches naissantes, répondit : « Non, madame. Nous allons à Champey. »

Aussitôt, elle demanda : « Champey, qu'est-ce que c'est ? »

On lui expliqua que c'était un lac de montagne, entouré d'arbres, avec un hôtel, où des familles passent l'été.

« Alors, reprit-elle, vous allez jusqu'à Orcières ? — Oui, et de là, à pied. — Moi, dit-elle, je vais aussi à pied au Saint-Bernard. »

Les étudiants se récrièrent : « Aujourd'hui ! Mais c'est impossible ! Il y a au moins huit heures de marche, en plein soleil, par cette route sans ombre... — Je sais, fit-elle doucement. Je connais le chemin. Je le fais toutes les années... »

Une vague curiosité s'éveilla en moi ; loin de la chasser, je m'efforçai de l'exciter, dans l'espoir qu'elle me sauverait peut-être, et j'intervins en demandant : « Vous allez toutes les années au Saint-Bernard, madame ? »

Elle me regarda, avec un demi-sourire : « Oui, monsieur. Je connais tous les Pères. Je suis l'enfant de la maison. Je passe trois ou quatre jours au couvent, aussi longtemps qu'on veut me garder. Et puis, je m'en retourne. »

Je vais pouvoir, pensai-je, lui demander quelques renseignements qui pourront m'être utiles. Et je me mis à l'interroger sur la maison.

Les explications qu'elle me donna m'effrayèrent : on est parqué dans des dortoirs, plusieurs ensemble, quand il y a beaucoup de monde. Et elle ajouta : « Les Pères sont très bons, très complaisants... Oh ! si bons !... Vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, comme ils sont bons ! »

Je ne l'écoutai plus. J'étais parti sur la piste d'une nouvelle interprétation du caprice de ma maîtresse : la chère, sûrement, voulait m'infliger un supplice de Tantale ; le Saint-Bernard, qu'elle connaissait déjà, était une invention de son infernale co-



quetterie, un moyen diabolique de me faire subir sa puissance. Comme elle jouirait, la cruelle, de me voir éperdu de désir auprès d'elle! Et je l'entendais déjà me refuser ses baisers: « Non, non. Ici, l'on ne peut pas!... »

« Il y a des bois, autour du couvent? demandai-je, avec le vague espoir qu'on me signalerait un coin de solitude où je pourrais, malgré elle, l'entraîner.

— Oh! non... Il n'y a rien, rien du tout. C'est un désert. Oh! c'est triste, c'est désolé!... C'est grandiose!... »

La tristesse de la déception qui m'attendait, dans cette désolation grandiose d'une nature ouverte à tous les yeux, sans abri, sans refuge, m'envahit. Le hasard venait de résoudre le problème qui me hantait: je savais maintenant pourquoi *Elle* avait choisi le Saint-Bernard pour notre rendez-vous; je le savais à n'en plus douter, d'une certitude absolue; et comme je reconnaissais bien là un trait infernal de sa férocité naturelle, qui ne m'avait jamais accordé la fête de son être sans me la faire expier préalablement au prix de subtiles tortures! Toute l'his-



voulais réellement fuir mon mal intérieur, cette inconnue venait de m'en offrir le moyen. Seulement, je ne voulais pas, — au contraire: je voulais savourer

mon chagrin, me préparer à ma déception, forger des projets de défense, d'énergie ou de vengeance. Peut-être aussi, au fond de moi, l'animal raisonnable qui y subsiste malgré tout, me soufflait-il que la marche était par trop inconfortable. Je fis un peu de philosophie: chacun ses maux. Moi, j'allais souffrir d'une peine que ma voisine n'avait probablement jamais connue: elle, halèterait sur la route, soupirerait après l'arrivée, s'arrêterait sous des arbres, la gorge séchée par le soleil et la poussière. Il y a ainsi, dans le monde, un merveilleux équilibre qui nous empêche de trop nous envier les uns les autres...

Cependant, elle murmura: « On trouve quelquefois en chemin des voitures de retour, qui vous prennent à bon compte. Peut-être que j'en trouverai une... »

Alors seulement, je pensai que, si elle ne pouvait rien pour soulager ma tristesse, je pouvais, moi, la tirer de son embarras. Cette simple idée me traversa l'esprit comme une inspiration. Je n'en fis point l'examen, et je m'écriai, dans un bon mouvement: « Mais, madame, pourquoi n'accepteriez-vous pas la moitié de ma voiture? »

Elle se confondit en compliments, me demanda à combien monterait sa part, et, quand je lui eus dit bien clairement que je l'invitais, laissa éclater sa joie, — une joie naïve, un peu sottée, de petite fille à qui l'on vient de faire un cadeau.

Les deux étudiants pouffaient ensemble; il était bien évident qu'ils ne m'enviaient point ma bonne fortune: j'eus la faiblesse, je l'avoue, d'en éprouver une légère humiliation.

Du reste, dès Orcières, je m'aperçus que la compagne que je m'étais donnée manquait d'agrément. Je crus bien faire en l'invitant à déjeuner: elle refusa, avec un air pincé et précieux, pour affirmer qu'elle entendait maintenir son indépendance, et se fit servir, sur un coin de table, une ration de jambon, qu'elle mangea en buvant de l'eau. Les deux étudiants se mirent à se moquer de moi, et je ne pouvais m'empêcher de songer qu'ils n'avaient pas tort. « Enfin, me disais-je pour me reconforter, elle ne sera du moins pas gênante; je pourrai penser tout à mon aise à ce qui m'attend au Saint-Bernard. A défaut d'autre mérite, elle a celui de parler peu; et, puisqu'elle tient à sa liberté, je n'aurai garde de la troubler. Nous voyagerons dans ma voi-

toire de notre liaison, déjà longue, allait recommencer dans ce couvent séculaire, pimentée par le relent de sainteté qui nous envelopperait: du désir, du désir et de l'attente; du désir à gonfler l'âme de folie, à faire éclater le cerveau affolé. Je me renfermai dans mon mutisme. Les étudiants chuchotaient entre eux. Mais bientôt ma compagne tenta de renouer l'entretien: « Vous allez aussi au Saint-Bernard, vous, monsieur? — Oui. — A pied, comme moi? — Non, en voiture. — Oh!... »

Sa pauvre petite figure prit une expression de respect qui fit sourire les étudiants. Je ne la regardais pas. Elle dut hésiter un peu à interroger un homme assez considérable pour renoncer ainsi à l'usage de ses jambes. Pourtant, la tentation fut plus forte, car elle reprit: « Vous prendrez une voiture à Orcières? — Oui. » Elle soupira: « On n'en trouve pas toujours! — Je l'ai retenue par dépêche. — Oh!... »

Il y eut de nouveau un long silence. Ce fut elle encore qui le rompit, en s'écriant: « Mon Dieu, qu'il fait chaud! »

Cette exclamation, que personne ne releva, me rendit de nouveau le service de me sortir de mes pensées. La chaleur, en effet, augmentait d'instant en instant. Que serait-ce sur la route, qu'elle allait faire à pied? Je la plaignis, « la pauvre fille! » Puis je l'enviai: « Mais non, elle n'est point malheureuse! Elle souffrira tant de la fatigue et du soleil qu'elle en oubliera ses chagrins, si elle en a! » Je la regardai: elle se ratainait dans son coin. Après tout, qu'est-ce qui m'empêchait de faire comme elle? Moi aussi, je pouvais m'acheminer à pied, sous le soleil, par la poussière. Selon toute probabilité, au bout d'une heure ou deux d'un tel exercice, je ne penserais plus à rien, et si je

ture comme deux inconnus dans une diligence. J'aurai fait une bonne action, et ne m'en trouverai pas plus mal. »

Hélas ! nous étions à peine en route que je m'aperçus que mon calcul était faux. Ma compagne, en effet, se mit à babiller



comme une pie, d'un de ces babils qui ne tarissent pas, qui broient du vide, qui vous infiltrent un agacement pire que le plus insupportable ennui. Elle me raconta sa biographie : elle se nommait miss Wilson. miss Elisabeth Wilson ; elle était née à Lincoln ; maintenant, elle était maîtresse d'anglais à Lausanne. Ses élèves l'aimaient beaucoup. C'étaient d'ailleurs des jeunes filles triées sur le volet, de la société la plus distinguée. Elles se cotisaient, chaque année, pour lui faire un cadeau à son anniversaire, dont la date tombait à la fin de juin, — et ce cadeau lui permettait d'aller faire son pèlerinage au Saint-Bernard. Elle recommença : « Les Pères sont si bons ! Oh ! vous ne pouvez vous imaginer comme ils sont bons ! Vous verrez comment ils vous recevront ! Et ils reçoivent tous les passants de même, les plus humbles, les plus pauvres. Il y a surtout le Père Godefroi. Oh ! le Père Godefroi est meilleur encore que les autres. Et instruit, monsieur : il sait tout !... »

Puis elle revenait à sa personne, à ses élèves, dont elle me disait les qualités, les défauts, la généalogie... Je voulais penser à la très chère, dont quelques heures seulement me séparaient. Impossible ! Le babil allait son train, interrompait mes évocations, déroutait ma rêverie, scandé par le rythme cahotant de la carriole, qui avançait au pas sous un soleil accablant dont les rayons chauffaient à blanc la vallée, sans un souffle d'air. De temps en temps, pour arrêter le flux de ses paroles, je soupirais : « Mon Dieu ! qu'il fait chaud ! — Chaud ? répondait-elle, je ne trouve pas, moi. Et puis, vous verrez là-haut. Il fait toujours frais ! Le Père Godefroi me disait l'an dernier... »

A Liddes, nous fîmes un long arrêt, pour changer notre cheval contre un mulet et notre voiturier contre un autre. Comme miss Wilson s'était tout à fait familiarisée avec moi, elle accepta sans cérémonie un verre de sirop de *capillaires*, — le seul breuvage rafraîchissant que je pus trouver dans le petit hôtel-chalet, tout en bois, qui guette les touristes au bord de la route. Et nous nous mîmes en chemin, avec, cette fois, un cocher jovial, qui se retournait sur son siège pour prendre part à la conversation. Le paysage devenait d'une sauvagerie monotone, avec les grandes montagnes neigeuses qui s'estompent dans les arrière-plans, sans aucune grâce pittoresque, sans fermer ni décorer les vallées dont les moutonnements arrêtent le regard : des lignes dures, disgracieuses ; des pentes gazonnées ou rocheuses, arides, sans le charme des eaux fuyantes et

des cascades, une nature qui ne dégage qu'une morne impression désolée, dont s'aggravait ma propre désolation.

« Ce paysage est affreux ! » m'écriai-je.

Miss Wilson me regarda comme si je venais de blasphémer. « Oh ! superbe ! s'écria-t-elle, superbe ! »

Et elle se mit à m'en faire l'éloge, longuement, contredisant ce que mes yeux voyaient, ajoutant l'ennui de ses paroles à celui des choses, en sorte qu'un spleen indescriptible s'abattait sur moi, m'enveloppait, m'étouffait. Ce n'étaient plus les idées fixes qui me tourmentaient tout à l'heure, les soupçons, la jalousie. Mais c'était pire : une désespérance accablée, une tristesse de prisonnier qui sent des larmes monter à ses yeux.

J'eus pourtant un moment de répit : miss Wilson voulut cueillir des fleurs. Elle descendit de la carriole, et je pus voir son cache-poussière chatoyer parmi les prés. Mais elle se laissa entraîner par sa chasse, en sorte qu'il fallut l'attendre un long moment avant une descente, au grand soleil, sans la mince consolation du léger souffle d'air qu'entretenait le mouvement de la voiture. Elle arriva enfin, toute rouge, échauffée, avec une touffe de bleuets qu'elle me posa sur les genoux, en disant : « C'est pour vous ! » Je fus touché : cette touffe de fleurs témoignait d'une grâce de sentiment à laquelle je ne m'attendais guère. Je remerciai. J'avais la tête parfaitement vide. Il y passa cette idée que je me trompais peut-être sur ma compagne, qu'elle pouvait valoir mieux que sa tournure et son babil, et j'essayai de m'intéresser à elle. J'en fus pour ma bonne volonté : elle reprit son caquet, aussi insignifiant, aussi fade, sans paraître s'apercevoir que je lui répondais. Evidemment, c'était un de ces pauvres êtres à l'horizon borné, que la solitude a rendus égoïstes avec candeur et qui s'imposent à la bienveillance de leur prochain sans rien donner en échange de ce qu'ils reçoivent. Je ne pouvais rien espérer de mieux que la touffe de bleuets. Après quelques répliques, je rentrai dans mon silence, et de nouvelles histoires, des commérages, des jérémiades, glissèrent sur moi, se confondant avec les grelots du mulet, décourageant le voiturier de se retourner vers nous.

Mais le paysage changeait et s'imprégnait d'horreur. Ce n'était plus maintenant l'insignifiance des

lignes sans caractère qui m'avaient fatigué les yeux. La vallée se resserrait entre des pentes plus rapides qui filaient vers des parois rocheuses, tandis que les grandes montagnes se rapprochaient, déchirées et pantelantes. Et puis, le soir approchait, épandant dans l'espace sa hautaine mélancolie. Un troupeau de vaches passa ; quelques-unes, la curiosité éveillée par notre attelage, s'arrêtèrent pour le suivre un instant de leurs gros yeux ronds, en tournant leur tête lente, puis meublèrent et disparurent. Peu à peu, la paix de ces solitudes me pénétrait. La contagion du silence gagna miss Wilson elle-même, qui finit par se taire et par rêver ; à ce moment-là, dans le crépuscule, elle me parut presque jolie.

Le voiturier, cependant, se retourna et nous lança cette phrase imprévue : « Nous aurons de la peine à arriver ce soir. — Comment ! m'écriai-je. Combien de temps avons-nous encore ? — Cinq heures. Et mon mulet est fatigué : il a déjà fait la course hier, avant-hier et le jour d'avant. — Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Liddes ? — Ah ! voilà !... »

« Ah ! voilà ! » cela signifiait qu'une fois en chemin il fallait bien le garder et lui payer sa course. Avant le départ, on promet tout ce qu'on veut, on fait des calculs d'heure et de distances les plus rassurants, et c'est en route que la vérité décevante apparaît peu à peu.

« Alors, repris-je, que voulez-vous que je fasse ? »

L'homme se gratta la tête sous son chapeau de paille : « On peut coucher à la cantine de Proz », dit-il.

Je supputai tout de suite que, mon rendez-vous n'étant que pour le lendemain, je pouvais sans inconvénient subir ce retard, d'autant plus qu'une chambre à moi, en quelque mauvaise auberge que ce soit, me paraissait infiniment préférable au dortoir des bons Pères. Mais miss Wilson, qui écoutait avec une croissante inquiétude, protesta : « Mais je veux arriver ce soir, moi !... Mais il faut que j'arrive !... Je veux coucher au couvent, moi !... Je ne veux pas rester à la cantine !... »

Elle s'agitait, avec des gestes d'enfant gâté qui ne veut rien entendre ; il me vint le caprice de la contredire : « Que voulez-vous que j'y fasse, mademoiselle ? lui dis-je après avoir échangé un regard d'intelligence avec le cocher. Si le mulet n'en peut plus ? — Nous continuerons à pied ! »

Décidément, elle disposait de moi avec trop de désinvolture : « C'est que je n'en ai pas la moindre envie. — Eh bien !

je continuerai ! » déclara-t-elle avec toute l'énergie de sa race. — Dans la nuit ? — Oui ! — Toute seule ? — Je téléphonerai au Père Godefroi d'envoyer quelqu'un au-devant de moi. — Vous n'avez pas peur ? — Non ! »

Son front se plissait, sa frimousse déformée prenait une expression tétue qui la rendait à la fois plus intéressante et tout à fait désagréable : car il n'y a que les jolies femmes qui ont le droit d'être volontaires et de jouer aux enfants gâtés ; les laides, c'est la résignation qui leur sied. Comme je ne répondais pas, elle réfléchit, s'adoucit et insinua : « Du reste, je trouverai peut-être un guide ! »

Je répétais, comme un écho : « Peut-être ! — ... Le cocher, par exemple ? — Vous pouvez lui demander. »

Elle réfléchit encore : « Je verrai », conclut-elle.

Mais c'en était fait de sa tranquillité passagère ; son infatigable langue se remit à moudre du vide, dans la fraîcheur embaumée de la soirée magnifique, dont la sérénité s'insinuait doucement dans l'âme. Il y avait de magiques reflets sur la neige des montagnes, qui prenait des teintes livides pendant que la lumière achevait de décroître ; il y avait des parfums de sèves, de plantes, de fleurs sauvages, qui flottaient dans l'air comme des souffles embaumés ; il y avait le mystère des formes monstrueuses des rochers qui se brouillaient peu à peu dans des ombres lointaines. De tout cela j'aurais joui peut-être dans l'oubli momentané de mon désir et de mon angoisse, apaisés par les bercements charitables de cette noble nature. Mais non : le caquet de ma compagne allait toujours, aussi insupportable qu'un bourdonnement de guêpe, que le tic-tac d'un moulin :

« Vous comprenez que le Père Godefroi ne demandera pas mieux que de venir à ma rencontre. Il sera enchanté de me revoir, le Père Godefroi. Oh ! j'en suis sûre ! Et les autres Pères aussi. Je suis l'enfant de la maison, moi. Ils m'aiment beaucoup. Ils sont si bons ! »

Chacune de ces phrases revint au moins deux ou trois cents fois, avec d'imperceptibles modifications, comme un obsédant refrain. En sorte que je poussai un soupir de délivrance quand le cocher se retourna en nous désignant une lumière qui tremblait dans la nuit et dit : « Voilà la cantine ! »

Ah ! certes, j'y resterais ! Le mulet pouvait être encore valide ou retrouver des forces, je n'irais pas plus loin. Tout valait mieux que de supporter davantage le harcèlement dont j'étais victime. Et j'en fis la déclaration formelle. Miss Wilson, qui devait avoir calculé que je serais un guide ou du moins un compagnon gratis, protesta : « Comment, vous ne voulez pas venir à pied ? — Non, Mademoiselle. — Mais vous serez très mal, ici ! — Peu m'importe ! — Vous aurez un mauvais lit. Tandis que là-haut, les lits sont excellents. Et les Pères... »

Une fois de plus, sa litanie recommençait. J'en arrivais à les prendre en grippe, les Pères, surtout le Père Godefroi. Je finis par m'écrier : « J'aime mieux des aubergistes qu'on paye. On est mieux servi et ça coûte moins cher ! »

Elle me regarda comme si j'avais blasphémé.



« Mais, s'écria-t-elle, vous mettez dans le tronc ce que vous voulez... Très peu de chose ! ... Personne ne s'en occupe. Moi, je donne très, très peu, et l'on ne m'en soigne pas moins bien pour cela, je vous assure !... »

Je persistai dans ma résolution. Et, pendant la durée du frugal souper qu'on nous servit, des œufs, du jambon, du beurre, avec un petit vin blanc frais et parfumé qui semble avoir pris l'odeur de la montagne, ce furent de pénibles négociations téléphoniques. Car le téléphone relie le couvent à cette dernière station. J'entendais :

« Le Père Godefroi, s'il vous plaît !... Le Père Godefroi !... C'est moi, miss Wilson, il me connaît bien !... Il n'est pas là ?... Oh ! quel dommage !... Où est-il ?... Et qui est-ce qui me parle... Le Frère Martin ? Connais pas !... Et le père Jean ?... Il est parti ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis fâchée !... Ecoutez !... Pouvez-vous envoyer quelqu'un me chercher à la cantine ?... Non ?... Il y a trop de monde ?... Alors, jusqu'à mi-chemin, n'est-ce pas ?... Vous pouvez bien faire cela pour moi !... Je voudrais tant arriver cette nuit !... Jusqu'à mi-chemin, c'est cela, entendu, merci !... »

Puis d'autres négociations furent engagées avec mon cocher, à qui j'octroyai bien volontiers la permission de passer au service de miss Wilson pourvu qu'il ne me retardât pas le lendemain matin ; et elle partit enfin, après de nouveaux discours, non sans s'être confondue en remerciements qui m'humilièrent un peu, car, si je lui avais rendu service, je n'y avais mis aucune charité véritable, et je n'avais pour elle, à cette heure, que de détestables sentiments. Je l'accompagnai jusqu'à la porte et la vis disparaître dans la nuit, marchant à pas rapides derrière le voiturier armé d'une lanterne. Comme je rentrais, la tenancière de l'établissement, tout en desservant la table de bois blanc où nous avions soupé, finit par me dire en riant : « Elle est drôle, hein ? — Vous la connaissez ? demandai-je. — Bien sûr !... On la voit passer presque toutes les années, à cette époque-là !... On ne sait pas bien de quel pays elle est... Mais elle n'a point de méchanceté !... »

Les renseignements de la bonne femme s'arrêtaient là. Je me sentais délivré, comme allégé d'un poids, tandis qu'un autre, combien plus lourd, recommençait à peser sur mon cœur. Quelque irrité que je fusse contre ma compagne de hasard, il me fallait bien reconnaître que son agaçant babil m'avait absolument, pendant plusieurs heures, empêché de penser. Et maintenant qu'elle n'était plus là, les soucis du matin, les idées fixes, les soupçons renaissaient, aigus, douloureux. J'allumai un cigare et sortis, l'âme troublée, repris de ma fièvre d'amour, évoquant de nouveau les images qui m'affolaient. Mais la nuit était si calme que sa paix communicative m'enveloppa peu à peu, — comme une eau fraîche où s'enfoncerait lentement un corps échauffé, las et poussiéreux. Un silence profond, absolu, comme on n'en entend qu'à ces hauteurs-là, semblait descendre du ciel et s'épandre à l'infini : pas un murmure, pas un souffle ne le troublaient ; il régnait dans l'espace, souverain, bienfaisant, traversant l'être comme une onde de mystère, pénétrant jusqu'à l'âme, qu'il caressait avec des douceurs insensibles, qu'il berçait de sa musique silencieuse, pour l'apaiser, pour l'endormir. Une épaisse obscurité, — sa sœur invisible, — le secondait ; c'est à peine si quelques étoiles scintillaient très haut dans le ciel. Toutes les formes avaient disparu, comme tous les bruits. Et les images refusaient de se préciser, dans cette nuit-là, où les voix intérieures elles-mêmes se taisaient.

Je m'étais éloigné de la cantine. Je restai longtemps, — des heures peut-être, — plongé dans cette espèce de néant, ne pensant plus, n'aimant plus, sans volonté, sans désir, sans douleur. Je crois que je fis ainsi provision de sérénité, — d'une sérénité dont je devais avoir, hélas ! grand besoin le lendemain.

Le retour du voiturier me tira de cette espèce de torpeur. Je vis le point lumineux de la lanterne descendre les pentes prochaines, comme une étoile qui se promènerait à ras du sol. J'entendis son pas pesant. Il m'aperçut ou me devina, vint à moi et me dit comme l'hôtelière : « Elle est drôle, hein ?... »

Miss Wilson était si loin de moi que je ne compris pas tout de suite qu'il parlait d'elle.

« M'en a-t-elle raconté des histoires ! continua-t-il. Bon Dieu ! bon Dieu ! Quel moulin ! Jamais je n'en ai tant entendu ! Et quand le Frère nous a rencontrés ! Ça ne finissait pas de questions. Ah ! pour une langue, elle en a une qui se porte bien !... »

Il riait d'un bon rire, content, sans malice, du rire de gens bien portants qui s'amusent des ridicules du prochain, dont les nerveux s'irritent ; puis, changeant de ton, il me persuada qu'il fallait nous coucher, pour partir le lendemain, avant le jour.

« Vous m'éveillerez ? — Comptez sur moi, monsieur ! »

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, sa recommandation avait grande chance d'être superflue. Pourtant elle ne le fut pas. Bien que la chambre fût étroite, les draps humides, et que la « paille » de mon lit bruissât à chaque mouvement, je m'endormis d'un sommeil inespéré, d'un sommeil d'enfant, — comme si tout le calme de la soirée se fût insinué en moi. Et je dormais

encore quand j'entendis frapper à ma porte des coups vigoureux : « Le soleil est déjà levé, monsieur !... »

Avec un frémissement, je me rappelai les joies qui m'attendaient en cette journée bénie. Je m'habillai à la hâte et me trouvai bientôt sur la route qui monte à travers les rochers que fleurissent des tapis roses de rhododendrons. Comme elle fut longue, mon Dieu ! au petit pas du mulet, capricieux et sage, qui d'instant en instant s'arrêtait, indifférent aux « hue donc ! » de son conducteur, pour reprendre sa marche paisible d'animal que rien ne presse et que la bonne nature a garanti contre les fâcheuses impatiences. Le soleil montait dans le ciel, buvant les rosées matinales qui semaient leurs gouttes irisées sur les plantes dures de la montagne ; et à mesure que nous approchions, je sentais mon cœur se crisper dans l'angoisse des grands plaisirs désespérément attendus. Des doutes me déchiraient : peut-être qu'elle ne viendrait pas ; je connaissais ses caprices, ses virements d'humeur, les incertitudes de son amour, la cruauté de la petite bête mystérieuse et méchante qui lui tenait lieu d'âme ; et je connaissais aussi, hélas ! la lâcheté de mon esclavage, et j'escomptais la douleur indicible d'attendre des heures là-haut, dans ce désert, parmi les moines, les touristes, les pauvres gens, d'attendre en comptant les minutes, les yeux fixés sur la route, la reconnaissant sur chaque mulet que je verrais approcher, pour constater à un dernier contour que ce n'était pas elle. La gorge sèche, je balbutiais quelques paroles confuses, pour me replonger dans mon attente, dans mon désir, dans mon effroi.

Nous arrivâmes enfin. Je vis se dresser au bout de la route les murs épais du couvent, debout au milieu du plus désolé des paysages, entre deux sommets noirs, dans le col où frissonne

sans cesse une bise âpre et violente. La cloche m'annonça. Un Frère se trouvait sur mon passage. Je l'arrêtai et lui demandai s'il avait une dépêche à mon nom.

« Oui, me répondit-il aussitôt. Il y en a une qui vient d'arriver. »

Un instant après, dans la cellule où fonctionne le télégraphe, je lisais : « Impossible de vous rejoindre. Vous trouverez des nouvelles à Sion. »

J'errai toute la matinée aux abords du couvent, parmi la foule des guenilleux montés d'Aoste pour se faire héberger un jour. Je me fis montrer, pour tuer le temps, la chapelle et la morgue, la bibliothèque et les chiens. Et voici qu'à table, je trouvais sur mon assiette un gros bouquet de rhododendrons. Je n'eus pas de peine à deviner de qui ils venaient. Un peu plus tard, comme je donnais l'ordre à mon cocher d'atteler son mulet pour le départ, je vis se dresser à côté de moi la silhouette de miss Wilson, dans son cache-poussière. « Vous repartez déjà, monsieur ? — Oui, Mademoiselle. »

Elle hésita un peu : « Le Père Godefroi n'est pas ici, dit-elle, le Père Martin non plus. Les autres sont de nouveaux Pères que je ne connais pas. Voulez-vous me remmener, monsieur ? »

La pauvre fille avait aussi sa déception. Elle était triste et ne disait plus rien. Et nous redescendions les pentes fleuries, sans nous parler. Vous l'avouerez-je ? J'étais presque heureux de sentir sa mélancolie à côté de la mienne. Mais quelquefois je comparais sa piteuse figure, banale et flétrie, à la beauté souveraine après laquelle j'allais courir vers des destinations inconnues, et je m'irritai contre les fantaisies du hasard, qui se moque de nous.

ÉDOUARD ROD.

(Illustrations de Madame Consuelo Fould.)



Je ne fay rien que requérir...

RONDEAU DE CLÉMENT MAROT

Mis en Musique

PAR LÉON BOËLLMANN

CHANT *Lent*

Je ne fay rien que re-qué - rir Sans ac-qué - rir Le don d'a-mou-reu-se

PIANO *Lent et soutenu*

mf lies se. *mf* Las! ma mais-tres - se *p* Di - tes, quand est-ce Qu'il vous plai-

pp - ra me se-cou - rir? *rall.* Je ne fay rien que re-qué - rir. *a tempo*

dim. *rall.* *Bien chanté* *mf*

J. WAGREZ.





L'ATELIER DE REMBRANDT (MUSÉE DU LOUVRE).

Rembrandt Van Ryn

PORTRAITS INTIMES

Par Georges Lafenestre

IL n'est pas d'artiste qui, une fois au moins dans sa vie, ne se soit placé devant son miroir avec l'intention de reproduire ses traits, soit pour sa famille, soit pour la postérité; il n'est guère de peintre, depuis les premiers jours de la Renaissance, depuis le *xiv^e* siècle, qui ne nous ait transmis son image. Tout d'abord, naïfs et modestes, ces bons ouvriers se plaçaient en quelque coin d'une fresque ou d'un retable, mêlés aux spectateurs des saintes tragédies. C'est ainsi que nous apparaît la bonne grosse tête de Masaccio, ouvrant ses grands yeux clairs, sur le mur du Carmine, au milieu des têtes romaines des apôtres entourant Saint Pierre. C'est ainsi qu'Hubert et Jan Van Eyck chevauchent, parmi les chevaliers du Christ, dans le *Triomphe de l'Agneau*, à Saint-Bavon, de Gand. Fra Filippo Lippi, le moine émancipé, s'agenouille, au bas du *Couronnement de la Vierge*, en ayant soin de faire proclamer sa gloire par un ange qui le désigne en disant : « Voici celui qui a achevé l'œuvre ». Botticelli se campe résolument, auprès de ses protecteurs et amis, les Médicis, à deux pas de la Vierge et du Bambino dont le vieux Cosme, déguisé en roi mage, baise les pieds nus. Au *xvi^e* siècle, l'usage s'établit pour les peintres qui se réservent encore souvent ces mêmes fonctions d'acteurs ou d'assistants dans leurs propres compositions, de distribuer leurs portraits à part, en buste ou à mi-corps, à leurs amis, à leurs clients, aux corporations ou sociétés dont ils faisaient partie.

Avant même que le cardinal Léopold de Médicis ait réuni, en 1680, dans une salle des Offices, à Florence, la collection de portraits d'artistes peints par eux-mêmes qu'on y voit encore, cette collection était, en grande partie, formée depuis longtemps, dans sa famille. Il semble que, dès le milieu du *xvi^e* siècle, le grand-duc Cosme de Médicis en eût déjà réuni les pièces les plus intéressantes, mais le cardinal Léopold soumit la collection à une révision sévère au point de vue de l'authenticité. On sait comment cette salle des portraits d'artistes n'a cessé de s'accroître et combien

les peintres de tous pays se sont toujours montrés désireux de joindre leur image à celles d'Albert Dürer, de Raphaël, de Titien, de Rubens, de Rembrandt et de la plupart des maîtres illustres. Quelques-uns de ces portraits sont admirables, un grand nombre estimables, d'autres tout à fait médiocres; néanmoins, dans presque tous, on peut remarquer que le peintre, invité à figurer dans un salon d'honneur, dans une compagnie de rivaux, s'efforce de s'y présenter dans son meilleur jour, dans l'attitude la plus favorable à sa physionomie, avec l'expression qu'il rêve de fixer dans la mémoire des hommes. Ce sont, pour la plupart, des images caressées et flattées dans lesquelles les artistes ont voulu donner d'eux la meilleure idée possible. Il est facile de s'en assurer en comparant ceux de ces portraits qui ont été faits sur commande, en vue de la collection, avec les images des mêmes artistes faites spontanément, en d'autres circonstances, soit par les artistes eux-mêmes pour leur famille ou leurs amis, soit par leurs camarades et leurs rivaux. Cette comparaison, si instructive, qui prouve toujours que deux portraits de la même personne ne sauraient jamais être identiques, à moins d'être copiés, n'est point malheureusement toujours facile à faire. Pour beaucoup de grands peintres, l'exemplaire de Florence est le seul portrait qu'on possède; il ne semble pas qu'ils aient jugé leur propre visage assez intéressant pour l'étudier plus fréquemment.

Les peintres du Nord, plus casaniers et plus familiers, moins emportés hors d'eux-mêmes par les ardeurs de la décoration monumentale et de l'invention littéraire, se sont montrés, d'ordinaire, plus expansifs et plus prodigues de confidences. Rubens et Van Dyck nous ont souvent parlé d'eux-mêmes, mais celui qui nous en a parlé le plus souvent, sur tous les tons, à tous les âges, en toute occurrence, c'est notre ami Rembrandt Van Ryn. Il semble qu'il ait employé une bonne partie de son existence laborieuse à se regarder dans sa glace. L'énumération de ses por-

traits donnée par ses historiens les plus érudits et les plus récents, Vosmaer, Bode, Emile Michel, n'est certainement pas complète encore, car il ne se passe guère d'année qu'une œuvre inconnue et oubliée de ce prodigieux créateur ne reparaisse au jour. Et, cependant, quelle liste déjà formidable, de peintures d'après lui-même conservées dans les musées publics et collections connues : 5 en Hollande, 7 en France, 13 en Allemagne, 18 en Angleterre, 5 en Autriche, 3 à Florence, 1 en Russie, soit un total de 50, sans compter les études trop transformées par le costume ou l'éclairage, dans les tableaux, pour qu'on les ait sûrement reconnues ! On retrouve sa physionomie dans trente ou quarante eaux-fortes, et dans un nombre bien plus grand encore de dessins et de croquis !

Quelle passion ressentait donc ce grand peintre pour sa propre tête, cette tête irrégulière et massive, au nez rond, aux lèvres épaisses, aux larges oreilles, qui ne fut jamais, même dans la jeunesse, ce qu'on nomme une belle tête et qui s'épaissit et s'alourdit assez vite ? Passion de propriétaire ? Non, sans nul doute. Personne ne semble avoir été moins vaniteux et moins fat que ce simple et naïf Hollandais, simple dans tous les actes de sa vie, naïf en toutes ses amours. Passion d'ambitieux qui veut répandre son image ? On ne trouve pas, dans l'histoire de l'art, de peintre moins préoccupé de sa renommée et plus indifférent à sa gloire. Passion d'artiste ? Nous y sommes. Pour la bien comprendre, il suffit de savoir ce que fut Rembrandt, le plus obstiné analyseur de la vérité, le plus tendre observateur de la lumière, que le monde ait produit depuis Léonard de Vinci. Ce double et impérieux amour, l'amour de la vérité joint à l'amour de la lumière, a dirigé toute sa vie et explique toute son œuvre. Il suffisait qu'il l'appliquât à un objet quelconque, vivant ou inanimé, pour que cet objet devint pour lui un motif inépuisable de sensations profondes et d'émotions délicates. De là ses habitudes sédentaires et son humeur casanière, son indifférence pour les choses lointaines, son peu de goût pour les déplacements. A quoi bon s'en aller au loin quand la plus voisine réalité offre, pour l'œil qui sait voir, un champ d'observations infini, et, pour la main qui veut la représenter, une immensité de difficultés renaissantes ? Le modèle qu'un artiste a le plus près de lui, le plus aisément à sa disposition, celui qui peut le mieux comprendre ses intentions, se prêter à ses fantaisies, n'est-ce pas lui-même ? C'est la seule raison pour laquelle Rembrandt s'est portraituré tant de fois ; c'est la raison pour laquelle, après lui les visages qu'il a reproduits le plus de fois ce sont ceux de ses proches, de son père, de sa mère, de sa femme, de sa servante. Saisi, à toute heure, de ravissements nouveaux devant les métamorphoses toujours imprévues des physionomies qu'il connaissait le mieux sous l'influence extérieure des actions lumineuses ou l'influence intérieure des émotions humaines, il se hâtait de fixer, pour lui-même, ce ravissement, avec le premier outil qui lui tombait sous la main, pinceau, pointe ou plume. La ressemblance matérielle, l'exactitude précise et minutieuse des traits, on le comprend sans peine, dans la plupart des cas, ne lui importait guère ; ce qu'il voulait rendre, c'est ce qu'il avait senti, une expression de physionomie accentuée par une action des lueurs ou des ombres, et il la rendait presque toujours avec une sincérité, une justesse, une force incomparables qui donnent à toutes ces études sur le même objet, si nombreuses qu'elles soient, une variété merveilleuse et séductrice, la variété même de la nature et de la vie.

C'est dans sa première jeunesse, durant son séjour à Leyde, dans le moulin de son père, de vingt à vingt-cinq ans, avant son installation à Amsterdam, que Rembrandt, encore obscur, prit

l'habitude de mettre à contribution ses proches et ses amis, et surtout lui-même, comme sujets d'expérience et d'études. Ses deux premières eaux-fortes, datées de 1628 (M. Emile Michel en a fait l'observation), sont faites d'après sa mère dont il reproduira de temps à autre la physionomie placide et bonne avec une tendresse respectueuse jusqu'à sa mort, pendant douze ans. La vieille dame, très ratainée, édentée, sans apprêt, est d'une physionomie intelligente et distinguée ; les yeux, notamment, un peu bridés, aux prunelles noires et vives, avec un regard droit et bon, ne manquent pas de finesse, et, par instant même, semblent pétiller d'une douce malice. Pour un crayon fin et alerte, pour une pointe de graveur qui s'exerce à fixer sur la planche tout le détail vivant de la physionomie humaine avec plus de finesse et d'intensité qu'on ne l'avait fait encore, quel beau modèle que ce visage connu, tout sillonné de plis et de rides, et que ces chères mains aussi, ces mains fatiguées et fanées ! Avec quelle constance et quelle délicatesse il en note et transcrit toutes les particularités, en plaçant la vieille femme, en des attitudes diverses, tantôt de face, tantôt de profil, sous les révélations de cette lumière tendre et pénétrante dont il a fait dès lors sa servante obéissante dans ses recherches d'exactitude. Quelquefois il assied la bonne maman, en ses habits de fête, enveloppée d'un manteau fourré, la tête couverte d'une mantille, dans son fauteuil, devant sa table et c'est une manière, pour l'artiste, de rendre avec la même sincérité, les mêmes justesses et saveurs d'exécution, l'épaisseur cossue et la molle souplesse des étoffes et des tissus, aussi bien qu'il rendait déjà les rugosités et les luisants des épidermes. Un petit panneau peint, qui appartient à M. Bredius, le savant conservateur du Musée de La Haye (reproduit dans l'ouvrage de M. Emile Michel) nous donne, de l'excellente dame, une image plus douce, plus vive encore que celle des eaux-fortes, et plus complètement vraie sans doute, car il semble bien que, cette fois-là, le fils ait surtout voulu garder un souvenir juste et complet de la tendre et respectable mère, tandis qu'en telle autre étude, d'après ce modèle complaisant, les préoccupations de l'artiste, toujours en quête de perfectionnement technique, peuvent dominer et prendre la première place.

Dans cette innombrable quantité d'études faites par ce passionné d'art et de vérité, d'après ses parents et proches, comme d'après lui-même, il faut, en effet, distinguer celles où l'analyse exacte du visage qu'il a sous les yeux reste l'objet principal de sa

recherche, de celles où ce visage n'est qu'un prétexte à la poursuite plus spéciale d'un effet de lumière, de relief, de rendu ou d'expression. Les portraits de son père, qui mourut d'abord, sont plus nombreux encore que ceux de sa mère, mais ne sont pas toujours aussi reconnaissables à première vue. Ce brave homme, dont le type nous est donné très simplement par deux petits tableaux du Musée de Nantes de la collection Habish, se prêtait évidemment, avec une bonne grâce toute paternelle, à tous les caprices pittoresques de son fils. Maigre et souple, avec un visage osseux et long, le nez fort et busqué, le front dégarni, les oreilles fortes, de fines mous-



LECTURE EN FAMILLE (COLLECTION DE M. LÉON BONNAT).

taches et une barbe volontiers ébouriffée, et des yeux nets et bien ouverts, noirs aussi, et particulièrement vifs et perçants, le meunier Harmen Gerritz avait la tournure d'un vieux militaire. Il faisait partie des milices de Leyde où vivait encore le souvenir des luttes héroïques et récentes de l'indépendance, et avait été élu chef d'un des quartiers de la ville. C'était avec une certaine crânerie qu'il portait le hausse-col en acier et la toque à plumes dont son fils se plaisait à l'affubler, lui donnant ainsi quelque peu les airs d'un Don Quichotte. C'est ainsi qu'on le voit au Musée d'Amsterdam et dans plusieurs eaux-fortes.

Si, pour l'âme simple et tendre du grand artiste, les figures vénérées de son père et de sa mère étaient l'objet d'une admiration fréquente, quels durent être ses ravissements, lorsqu'il put contempler et étudier, plus librement encore, le visage de l'aimable jeune femme qui fut d'abord sa fiancée ardemment désirée et purement courtisée, puis ensuite la compagne bien-aimée de sa vie laborieuse! Un portrait de Saskia Van Uylenborch qu'on peut voir à Paris, dans la collection de M. Haro, de 1632, représente la jeune fille avant le mariage; elle se présente de profil. Dans un autre tableau de la même année, qu'on a vu aussi dans la collection Secrétan et qui est aujourd'hui à Vienne, chez le prince Lichtenstein, elle se présente de face. Nous pouvons donc nous faire une idée assez exacte de cette tête de Hollandaise, fraîche, rose, un peu ronde et grassouillette, avec un nez court et plat, des lèvres légèrement saillantes mais assez fines, des yeux francs et ouverts, presque sans sourcils, un grand front bombé, des cheveux blonds, frisottants et ébouriffés, quelque chose d'extraordinairement candide dans sa physionomie un peu poupine, délicate aussi, et intelligente. Un admirable dessin du Musée de Berlin nous la montre un peu plus tard, heureuse, tenant une rose, pendant la lune de miel. Il épousa Saskia le 22 juin 1634, il la perdit le 19 juin 1642, il n'eut donc que huit ans de bonheur ou d'inquiétudes conjugales, mais, durant ce temps, on peut dire que Saskia est toujours présente sur ses toiles, comme elle est présente dans la maison. Toutes ces jeunes filles, chargées de bijoux, habillées d'étoffes éclatantes, soies, velours, brocards brodés d'or et de perles, tantôt seules, tantôt avec une chambrière, qu'on appelle, sans savoir pourquoi, les *Fiancées Juives*, c'est Saskia que son mari s'amusait à parer et à adorer comme une petite sainte, dévalisant pour elle les brocanteurs et les orfèvres les mieux fournis d'Amsterdam avec cette insouciance et cette générosité qui furent l'honneur et le malheur de l'artiste, toujours si prodigue pour ceux qu'il aime, toujours si peu exigeant pour lui-même. Dans les scènes bibliques, sous des costumes d'Orient ou de fantaisie, c'est Saskia qu'on voit apparaître, transfigurée et illuminée, comme dans le *Mariage de Samson* à Dresde. Dans les scènes mythologiques, sans costume, comme dans la *Danaé*, c'est Saskia encore qu'on reconnaît; si le visage est fidèle, la nudité l'est probablement aussi, car la bonne enfant se prête à tout, folle de son mari, joyeuse et vive comme lui, tour à tour sainte et déesse, amante ou mère de famille. C'est elle qui essaie les bijoux que lui donne son mari, déguisé en seigneur, comme elle est déguisée en princesse, dans le tableau de Buckingham-Palace, le *Bourgmestre Pancras et sa femme*; c'est elle qui sourit, si heureuse, assise sur les genoux du joyeux seigneur empanaché (Rembrandt costumé) qui chante à tue-tête, levant son grand verre plein, dans le tableau célèbre du Musée de Dresde. Que de tableaux, que d'eaux-fortes, que de dessins et de croquis, pendant ces huit

années d'enchantement! Nous avons au Louvre une des plus exquises inspirations de sa félicité conjugale et paternelle. Dans la *Famille du Menuisier* ou plutôt la *Sainte famille*, la jeune

mère qui allaite est une transfiguration de Saskia, et tout le groupe est composé avec les croquis que Rembrandt a faits, à toute minute, d'après sa femme et son enfant, en les surprenant dans leurs attitudes les plus spontanées. Il faut voir, dans la collection des eaux-fortes, et dans les dessins et tableaux reproduits en partie dans le beau livre de M. Emile Michel, avec quelle infatigable joie il saisit sans cesse, dans cette tête chérie, des aspects nouveaux et de nouvelles expressions. Le dessin à la sanguine, du Louvre, et le croquis de la collection Bonnat que nous reproduisons, donnent bien l'idée de la promptitude avec laquelle il notait, à chaque instant, dans sa famille, une attitude, un groupement, un jeu de physionomies ou de gestes qui l'amusaient et qui lui pourrait servir plus tard pour ses compositions.

Le Musée du Louvre possède quatre portraits de Rembrandt par lui-même qui nous le montrent à différents âges, depuis sa vingt-cinquième jusqu'à sa cinquante-troisième année. Les deux plus intéressants sont justement le premier (celui que nous reproduisons)

placé dans la Salle des Portraits et le dernier qui est au Salon Carré. Dans le premier, de 1633, nous voyons le peintre, en son plein épanouissement de jeunesse et de force. La vie, de tous côtés, l'appelle et lui sourit. Il est à peine établi, depuis deux années à Amsterdam, et déjà après le grand succès de la *Leçon du docteur Tulp*, dans le meilleur monde, savants, médecins, fonctionnaires, hommes d'affaires, amateurs se disputent l'honneur d'être peints et gravés par lui; déjà, il est le fiancé d'une orpheline aimable, bien élevée, presque riche, parente d'un de ses meilleurs amis, une patricienne qui l'apparente aux grandes familles du pays. Son bonheur, un bonheur sérieux et honnête, illumine son

mâle et franc visage, où la gravité accoutumée de la pensée a déjà imprimé quelques plis qui se creuseront plus tard en rudes sillons, lorsqu'auront sonné les heures du désenchantement et de la tristesse. Pour le moment, ce qui domine, dans la physionomie, c'est, avec l'apparence de forte et belle santé, la rectitude énergique du regard, un ferme et naturel équilibre du tempérament et de la volonté. Le peintre est déjà singulièrement maître de son pinceau, et, si son coup de brosse ne nous étonne pas encore par ces hardiesses puissantes des années postérieures, par quelles finesses et quelles délicatesses déjà ne nous ravit-il pas! Avec quelle liberté il fait jouer sa lumière, exactement et savamment nuancée, sur les parties claires et les parties ombrées! Quelle vérité de saillies, de vibrations, de vie, dans les molles rugosités du

front, du menton, des joues, dans l'épaisseur sanguine des lèvres épaisses, dans la torsion des sourcils épais et courts, dans la profondeur de l'œil clair en son orbite déjà murie et fatiguée par un clignement fréquent, dans le mouvement de la chevelure abon-



PORTAIT DE SASKIA (COLLECTION DE M. LÉON BONNAT.)



PORTAIT DE REMBRANDT (COLLECTION DE M. LÉON BONNAT.)

dante et libre qui couvre à moitié la large oreille ! L'artiste, pour se présenter, comme il convient, à son respectable entourage, s'est passé une chaîne d'orfèvrerie autour des épaules, sur son manteau de velours violet, mais c'est là que s'arrête sa coquetterie de coloriste. Nul apprêt dans la pose, nulle fatuité dans l'expression ; aucune dissimulation, non plus qu'aucune exagération, des particularités de sa physionomie d'une intelligence si profonde, d'une expression si virile, mais dont les traits, gros et communs, ne correspondent pas même alors à l'idéal correct et élégant de beauté que se faisait le grand monde d'Amsterdam. On sent que ce beau portrait est la franchise même, la franchise que le peintre exerça toujours vis-à-vis de lui-même, mais qui, dans beaucoup d'autres cas, se complique de recherches techniques spéciales, d'une question de métier qui lui fait oublier ou négliger l'exactitude physionomique. On sent qu'il s'est portraituré avec la même conscience qu'il apportait à reproduire les traits de ses amis ou de ses clients dans tous les chefs-d'œuvre datant de la même époque, le *Constructeur de navires et sa femme* de Buckingham-Palace, le *Portrait de J.-H. Crul*, du Musée de Cassel.

Rien de curieux comme de comparer ce portrait de 1633 qui n'est qu'un portrait, qui en a la gravité et la sincérité, avec les innombrables études que l'artiste, en quête de perfectionnements, pour s'exercer au maniement de la pointe et du pinceau, avait multipliées, d'après lui-même, les années précédentes, et dont il devait plus tard poursuivre, avec moins de fantaisie et de fréquence, l'intéressante série. Comme, presque toujours, il ne prend sa tête que comme un motif commode et complaisant d'une étude particulière, soit de caractère, soit d'exécution, il l'arrange à son aise ! Il se coiffe, il se décoiffe, il s'affuble tour à tour d'un béret, d'une toque, d'un chapeau, d'un bonnet, il se hérise, il s'ébouriffe, il se fait, dans son miroir, des mines tour à tour souriantes ou menaçantes, triomphantes ou piteuses, se fournissant ainsi, à peu de frais, des modèles de têtes d'expression. On connaît tout le recueil : Rembrandt aux fines moustaches, Rembrandt aux yeux hagards, Rembrandt au sabre flamboyant, Rembrandt dessinant, etc... La plupart sont des merveilles pour la vivacité de l'impression et la prestesse de l'exécution.

Les deux portraits intermédiaires du Louvre, celui de 1634 et celui de 1637, sans rentrer dans la catégorie de ces exercices et de ces fantaisies, semblent pourtant plus librement interprétés, avec un moindre souci de ressemblance intime. Dans le premier, qui est postérieur d'un an seulement à celui de 1633, le peintre s'est plus richement costumé ; son goût pour les bijoux, qui va se développer durant toute la première période de son mariage, s'y accentue déjà ; la grosse chaîne d'or est toujours attachée autour de ses épaules ; une autre chaîne d'or s'enroule autour de sa toque de velours ; la figure, moins grave et plus reposée, s'épanouit dans la satisfaction et le bonheur. Trois ans après, dans le second, de 1637, il se montre plus paré encore. C'est le moment où il se livre, secondé par Saskia, à une passion folle pour les beaux vêtements, les étoffes somptueuses, les argenteries et les orfèvreries, les bibelots exotiques et rares et où ses prodigalités commencent à effrayer leur entourage. Il ne s'habille plus, il se costume, il se déguise, tantôt en prince, tantôt en oriental, tantôt en officier. Saskia, de son côté, s'accoutre en princesse, en orientale, en héroïne. C'est, dans l'atelier des jeunes gens, plein de rires, une fête perpétuelle, un carnaval pittoresque. Ce jour-là, toujours coiffé de la toque chargée d'or et de pierrieres, il s'est piqué une perle à l'oreille, et se drape dans un

manteau richement brodé et retenu sur la poitrine par une agrafe précieuse. C'est le peintre à la mode, insouciant, triomphant, et, pour quelques années, d'allure un peu théâtrale.

Entre 1637 et 1660, en vingt-trois ans, date de notre dernier portrait, du plus beau, le *Rembrandt* âgé, que d'événements imprévus et douloureux, se sont succédés, qui ont troublé l'âme de l'artiste imprévoyant, qui ont altéré ses traits, qui ont imprimé, dès lors, sur sa face puissante, la gravité des souvenirs tristes et des préoccupations cruelles ! La douce Saskia est morte, lui laissant un fils en bas-âge, délicat et maladif ; il a si mal géré le patrimoine de cet enfant qu'il est en procès avec sa famille ; il a si mal géré ses propres affaires qu'il a été déclaré, par les gens de lois, en déconfiture, qu'il a dû quitter sa maison et son atelier, qu'on a vendu à l'encan son mobilier et toutes ses collections. Il alla se réfugier, avec son fils Titus, et avec sa bonne servante, Hendrickje Stoffels, qui a d'abord élevé cet enfant, puis qui est devenue peu à peu la compagne et le soutien de sa vie, et qui lui a donné une fille, Cornelia, d'abord dans l'hôtellerie de la Couronne impériale, puis dans une modeste maison du Rosengraat. Si ses vrais amis n'ont pas abandonné l'artiste vieilli et endetté, sa clientèle mondaine et ses confrères académiques ne se soucient plus guère de ce bohème déclassé. C'est dans une pauvre chambre qu'il va exécuter ses chefs-d'œuvre les plus personnels et les plus libres, les *Syndics des Drapiers*, d'Amsterdam, le *Saint Mathieu* et la *Vénus* du Louvre ; c'est dans cette pauvre chambre aussi qu'il se représente, en sa tenue quotidienne, tenant ses instruments de travail, palette, pinceaux, appuie-main. Un serre-tête de linge, une chemise déboutonnée, une houppe commune, des cheveux grisonnants, en désordre, la barbe négligée, des chairs gonflées, ridées, couperosées avec des bajoues et un double menton de chairs pendantes. Que nous sommes loin des allures victorieuses, un peu fanfaronnes, d'autrefois ! Mais quelle simplicité, franche et loyale, dans toute la tenue, et quelle virilité toujours plus haute, plus dégagée des vanités mondaines, dans l'expression grave et triste, et pourtant ferme et sereine ! Et quelle exécution, libre et précise, délicate et profonde ! Comme la pénombre de mystère dans laquelle apparaissent peu à peu tous les détails de la figure finement modelée est bien faite pour nous conduire doucement et irrésistiblement à en pénétrer toutes les délicatesses vigoureuses !

Pour les sonorités savantes et tendres du coloris on ne peut comparer, à ce chef-d'œuvre d'une maturité complète, que le chef-d'œuvre qui lui fait face, au Salon Carré, le portrait d'Hendrickje Stoffels, peint à peu près vers la même époque. Il semble que, pour exprimer toutes les finesses de ce visage si cher, dont le sourire attristé répandait sur lui, dans les dures années, ses uniques consolations, il ait trouvé, cette fois, sous son pinceau, des caresses de touches et de nuances plus émuës et plus féminines qu'il n'en avait jamais rencontrées. N'eût-il fait que ces deux admirables portraits, les deux plus beaux, presque les derniers spécimens de ses études intimes, Rembrandt serait un peintre incomparable ; car il prouve, dans les deux, plus qu'aucun autre artiste, que la moins contestable et la plus noble des beautés, la beauté supérieure et durable, celle qui résiste aux atteintes du temps comme aux caprices de la mode, c'est la beauté naturelle et simple, celle qui, extraite de la réalité par la vision pénétrante de l'homme de génie, satisfait à la fois les

yeux et l'âme par la sincérité de son expression comme par la vérité de ses formes.

GEORGES LAFENESTRE.



PORTRAIT DE SASKIA (MUSÉE DU LOUVRE).

REMBRANDT VAN RYN (1608-1669)



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

PORTRAIT DE REMBRANDT

(Musée du Louvre.)

Ayuntamiento de Madrid



Souvenirs d'Afrique

PAR LE GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS

III*

Le 10, le colonel Desvaux passa une grande revue des troupes et des goums, et nous partîmes le lendemain pour l'oued Souf, ne laissant à Tougourt qu'un petit groupe comme garnison.

Nous devions ce jour-là aller bivouaquer à Taïbet. Cette oasis est située à l'est de Tougourt. Nous mîmes, pour nous y rendre, six heures et demie de marche au pas des fantassins.

C'est d'abord, pendant vingt minutes, un terrain marécageux, et nous nous trouvons devant un fossé profond plein d'eau, large de deux mètres, qui nous sépare d'un chott couvert d'efflorescences salines. Des ponts ont été préparés la veille pour le passage de ce fossé. Après la traversée de ce chott, d'abord des dunes peu élevées, puis une nouvelle plaine brillantée de cristallisations salines et nous nous trouvons en face de dunes très hautes, véritables collines de sable, que nous parcourons sans interruption pendant trois heures et demie, jusqu'à Taïbet.

La hauteur moyenne de ces dunes est de 20 à 25 mètres. La marche y est très pénible; les chevaux y enfoncent jusqu'à mi-jambes. Il faut incessamment les gravir ou en descendre; souvent, à la cime de la dune, apparaît l'autre versant à pic. Le sable s'éboule alors doucement, et les chevaux, entraînés par ce mouvement, arrivent en bas sans, pour ainsi dire, avoir marché.

C'était un spectacle étrange et saisissant de voir dans cette solitude surgir, comme par enchantement, de tous les côtés, et disparaître presque aussitôt pour être remplacés par d'autres, tour à tour des cavaliers arabes drapés dans leurs burnous blancs, leurs têtes ombragées de leurs immenses chapeaux de paille recouverts de plumes d'autruche noires, des dromadaires le nez au vent, nos fantassins avec leurs pantalons garance, nos turcos (tirailleurs indigènes) bleu de ciel, coiffés de leurs turbans blancs, des spahis rouges, des chasseurs d'Afrique bleus, le képi recouvert de sa coiffe blanche avec son couvre-nuque retombant sur les épaules. Toutes ces apparitions magiques se détachaient tantôt sur le gris du sable, tantôt sur l'azur du ciel.

Le soleil qui était derrière nous ne laissait rien dans l'ombre. Il donnait aux différentes couleurs de ces objets les nuances les plus vives, et faisait briller à nos yeux d'innombrables reflets étincelants qui nous éblouissaient.

Par intervalles on voyait, isolés, marchant en avant de tous, des Arabes en compagnie de deux spahis, portant sur de longs bambous des fanions aux couleurs françaises; c'étaient nos guides, et les fanions indiquaient à tous la direction à suivre. De temps en temps ils stationnaient quelques instants sur les points culminants, pour être bien vus par chacun; car un égaré dans cette région eût été comme un homme à la mer.

Au milieu de ces dunes encore un peu de végétation: ça et là

* Voir le *Figaro illustré*, fascicules d'avril et mai.

des genêts, différents petits arbustes, dont quelques-uns ont leurs feuilles salées, et une espèce de chiendent appelé drin.

Les dromadaires, ces animaux prévoyants, en passant donnent à ces végétaux un coup de dent à droite et à gauche. Ils n'en ont jamais de trop; ils tiennent à engraisser leur bosse, à la maintenir pleine et dure: c'est là leur réserve pour les jours de disette.

Enfin nous apercevons deux tours: elles appartenaient à Taïbet. La satisfaction que nos guides laissèrent paraître en voyant ces tours nous donna lieu de penser qu'ils n'étaient pas toujours très sûrs de leur direction.

Effectivement il n'y a dans ces régions aucun point de repère et le moindre coup de vent change, du jour au lendemain, d'un moment à l'autre, la forme des dunes. C'est avec la boussole, comme sur mer, que l'on devrait se diriger dans ces lieux.

Taïbet offre un aspect tout particulier: ses petites maisons, hautes d'environ deux mètres, n'ont d'ouverture que la porte d'entrée. Elles sont rondes, accolées par groupes et, au lieu de terrasse, recouvertes par de petits dômes. Cela les fait ressembler à une réunion de grandes ruches d'abeilles.

Les deux tours carrées que nous avons vues, ce sont des minarets élégants et assez élevés; leur couronnement simule des créneaux. Il y a encore une assez belle mosquée.

Ces monuments semblent indiquer que cette oasis fut prospère et riche; mais aujourd'hui elle est en pleine décadence. Malgré la précaution qu'ont ses habitants de garnir avec des haies faites de branches de palmiers les cimes des dunes environnantes, malgré un mur d'enceinte élevé qui entoure le village, les sables l'envahissent, le menacent d'une ruine prochaine.

Cinq ou six puits sont auprès du village, leur profondeur est de huit à dix mètres; leur eau est d'une saveur saumâtre, mais en quantité suffisante pour les rares palmiers de l'oasis qui n'ont pas encore été détruits par l'envahissement des sables.

On voit, parsemées autour de Taïbet, un grand nombre de pierres ayant la couleur dorée du sable et affectant des formes bizarres, très variées et généralement fort gracieuses. Les unes ressemblent à des débris bien ciselés de monuments gothiques, d'autres à des fleurs pétrifiées; c'est du gypse cristallisé. Les Arabes s'en servent pour la construction des petites voûtes qui couvrent leurs maisons.

Le lendemain nous prenons une direction un peu à gauche du nord-est. Six heures de marche, au pas des fantassins, nous mènent pour la couchée en un point du désert qui n'a pas de nom et où il n'y a ni eau, ni trace d'habitants.

Pour nous y rendre, nous parcourons d'abord pendant une heure et demie, une région de montagnes de sable plus élevées encore que celles de la veille. Vrai chaos dont le bas est comme un trou; sur les cimes l'horizon est très borné: on dirait une

mer agitée et clapotante, dont les vagues rendues instantanément immobiles auraient conservé leur aspect désordonné.

Peu à peu les cimes s'abaissent, la végétation se montre sous la forme de petits arbustes et de drin.

Après quatre heures trois quarts de marche, nous rencontrons au milieu des sables, dans un terrain relativement plat, un puits à côté duquel se trouve une pierre creusée. C'est, nous dit-on, le puits (Bir) Dmerini. L'eau y était en petite quantité et mauvaise. Mais nos chevaux avaient bu abondamment avant de partir de Taïbet, et les hommes avaient bien rempli leur peau de bouc, ce qui nous permit de réserver pour le bivouac de la couchée l'eau de provision que portaient nos chameaux.

Une petite caravane s'était arrêtée sur ce point. Dès que nous fûmes en vue, quelques Arabes s'en détachèrent et vinrent vers nous. Ils se présentèrent au colonel Desvaux avec force salamales, multipliant leurs marques de respect et de soumission. C'étaient le scheik et les principaux chefs de l'oued Souf qui venaient demander l'aman, s'offrant à merci.

Dans un court entretien tout fut bientôt réglé. Le colonel Desvaux savait les Souafas industriels et riches : il leur imposa une forte amende. Ces chefs s'engagèrent à en faire le versement immédiat, prodiguant de nouveau leurs protestations de soumission et de dévouement.

La glace était rompue, et, soulagés par cette solution pacifique, ils se prirent à respirer plus librement.

Le colonel eut raison d'en agir ainsi avec eux ; ils nous savaient désormais forts, capables d'aller les châtier chez eux : il était donc inutile de les écraser. C'eût été une vengeance qu'une bonne politique et la magnanimité du caractère français eussent également réprouvée. Depuis ce jour les Souafas n'ont jamais cessé de se montrer sympathiques et dévoués à la France.

Le scheik était venu monté sur un méhâra qui attirait toute notre attention.

Les méhâras sont les dromadaires coureurs ; on ne les rencontre guère que chez les Touaregs, les Mzabites, les Chambas et dans les régions qu'habitent les écumeurs du Sahara.

On parlait souvent des méhâras, on les dépeignait avec plus ou moins d'imagination, et l'on restait émerveillé au récit des parcours prodigieux qu'ils exécutaient. Mais cet animal était encore presque légendaire pour la plupart de nous. L'on comprend donc facilement notre curiosité en présence d'un méhâra en chair et en os avec son équipement complet. Celui que le scheik de l'oued Souf avait amené était magnifique, haut de près

de deux mètres et demi, le poil court, très fin et d'un gris jaune, café au lait très clair. C'était bien le même animal que les dromadaires de notre convoi ; mais ceux-ci lui ressemblaient comme le cheval vulgaire et commun ressemble au cheval de pur sang arabe, anglais ou normand : Son front était large, les yeux saillants, noirs et vifs, son regard franc et fier ; la ganache large, la tête fine et gracieusement attachée au cou ; les jarrets et les genoux larges, et près de terre, les muscles forts et bien accusés.

Sur son dos, fixée par deux larges sangles, une selle sans étriers, légère, élégante et d'une forme singulière. Le siège est circulaire, taillé dans un plateau de bois et creusé légèrement comme un plat ; sur le devant de cette selle, en guise de pommeau, un morceau de bois rond, long de 35 à 38 centimètres, légèrement penché en avant, terminé par une forme aplatie découpée en fer de lance très large ; derrière, à la place du trousequin, se dresse s'inclinant légèrement en arrière, un large dossier taillé également en forme de fer de lance.

Ce pommeau et ce trousequin sont destinés à servir d'appui au cavalier et à accrocher les armes et les différents objets qu'il emporte avec lui. La selle était recouverte de maroquin rouge et ornée de longues bandelettes également en maroquin, qui flottaient sur les flancs du méhâra, avec un mélange de glands et de houppes assemblés, de différentes couleurs.

Le méhâra se couchait, ses quatre pattes repliées sous lui, pour laisser monter son cavalier.

Celui-ci était assis sur la selle, le montant entre ses jambes, les pieds sur le cou de l'animal. Il avait pour conduire sa monture une lanière de cuir attachée à un anneau de fer passé dans un trou pratiqué à la narine droite.

Cet animal obéissait immédiatement à la moindre indication de son cavalier, soit pour se coucher, se lever, marcher, prendre différentes allures, tourner, s'arrêter. Il paraissait extrêmement franc, soumis et bien dressé. Lancé, il marchait une espèce d'amble par bipède latéral, à la vitesse d'un cheval qui galope rapidement. Son cavalier ne paraissait pas trop secoué.

On parle de méhâras qui font, sans en être trop fatigués, quatre-vingts lieues dans les vingt-quatre heures. N'y a-t-il pas là de l'exagération ?

Ce qui paraît certain, c'est qu'un bon méhâra parcourt facilement deux cents kilomètres par jour, et que, leur bosse graisseuse bien garnie, bien dure, les vastes cellules de leur panse bien remplies d'eau, ayant fait ainsi leurs provisions de voyage, certains d'entre eux peuvent soutenir ce train, sans boire ni manger, pendant près d'une semaine. Mais en tout cas la peau du cavalier doit être bien tannée pour résister à ce frottement si longtemps prolongé sur la concavité de la selle.

Les Touaregs ont, paraît-il, un genre particulier de stud-book pour les méhâras. Ils savent distinguer les classes auxquelles ils appartiennent, la vitesse et la résistance dont ils sont capables, et les payent en conséquence souvent des prix très élevés.

La femelle du méhâra porte pendant douze mois ; leurs petits têtent un an. Après ce temps on leur perce la narine d'un trou où l'on introduit et laisse un morceau de bois pointu qui engage la mère à se défendre quand son petit l'approche.

Cette ouverture recevra l'anneau de fer dont nous avons parlé, destiné à diriger l'animal.

Quelques-uns d'entre nous eurent la pensée de monter sur le méhâra. C'était une occasion unique de se rendre compte des allures de cet animal et de ce genre de locomotion ; mais la réflexion nous en détournait. Saurons-nous bien, une fois l'animal lancé, les moyens à employer, les paroles cabalistiques à dire pour l'arrêter, le ramener, le conduire en un mot, ou bien tomberons-nous comme un météore, en plein Sahara, au milieu des Touaregs, ou nous mènera-t-il, tout d'une traite, au Niger ou au lac Tchad pour se désaltérer ? Cette double éventualité entrevue et certaines craintes du ridicule calmèrent nos velléités.

Après cette halte si intéressante, nous marchâmes encore pendant une heure un quart et établîmes notre bivouac pour la nuit au milieu des sables, mais en un point où les dunes s'étaient de nouveau un peu abaissées.

Le lendemain, devant aller à Tarzoude, nous prîmes la direction nord-nord-est et marchâmes pendant six heures.

A notre grande surprise, nous trouvâmes, dans ce désert aride, du bois, même en assez grande quantité : on voyait souvent poindre au sommet des dunes quelques rares feuilles d'une espèce de genêt que les Arabes appellent arta ou reta. En tirant à soi cette extrémité de l'arbuste, on soulevait le sable et l'on ramenait une longue racine, vraie liane rampante que l'on pouvait suivre ainsi quelquefois pendant une centaine de mètres. De cette façon et sans peine, nous nous procurions un fagot de bon bois, brûlant très bien quoique venant d'être ramassé.

Cette découverte nous fut bien utile, non seulement pour cuire les aliments, mais aussi pour nous chauffer. Car dans ces régions, si pendant les journées le soleil est brûlant, les nuits sont très fraîches, et il n'était pas rare de voir, le matin, changée en glace la rosée dont nos tentes étaient imprégnées. La toile en devenait très dure, et pour ne pas les détériorer en les abattant



ou les ployant, nous étions obligés de faire un peu de feu ou d'attendre que les premiers rayons du soleil les eussent dégelées.

Après la grande halte nous entrâmes dans une nouvelle série de dunes plus hautes encore que celles que nous avions déjà rencontrées et s'élevant jusqu'à près de trente-cinq mètres.

Le vent soufflait faiblement, mais il agissait néanmoins le sable : il en soulevait des parcelles qui glissaient comme un duvet sur les pentes ; les cimes étaient empanachées d'une fumée légère semblable à celle qu'aurait pu produire un feu invisible brûlant intérieurement. Le soleil donnait aux flancs de ces dunes une blancheur de neige, et le vent y traçait des sillons qui les faisaient ressembler à une belle étoffe moirée.

L'air lui-même, surchauffé au contact du sable, s'élevait en ondulations visibles et tremblotantes. Il produisait ainsi les premiers effets d'un mirage qui, se développant sur certains points, faisait paraître les hommes et les animaux démesurément allongés, émergeant, comme des fantômes, d'une onde imaginaire.

Au sommet d'une dune, au lieu d'une nouvelle cime à atteindre, nous aperçûmes une grande plaine de sable couverte de nombreux palmiers, au milieu desquels de très longues perches s'agitaient en l'air comme des vergues et mâts de navire.

Au fond, à gauche, nous voyons deux villes semblant presque confondues en une seule : ce sont les ksours Tarzoude et Guemar faisant partie de la confédération de l'oued Souf.



Autour de la tête ni dans la bouche aucun signe de servitude. Comme le cheval arabe, ils sont de la maison ou de la tente, à l'égal du chien ; ils obéissent, mais vont et viennent librement, et obtiennent souvent une caresse du maître ou de l'enfant.

Nous avons déjà remarqué dans l'oued Rir la finesse, l'élégance, la vive physionomie des chèvres : dans l'oued Souf elles sont jolies et gracieuses comme des gazelles.

Ces sables immaculés et le soleil ardent qui les imprègne ont, paraît-il, le don d'affiner toutes les races.

La confédération du Souf comprend sept villes ou villages : El Oued en est la ville principale et la capitale ; on estime sa population à 10.000 habitants. Viennent ensuite les villes de Guemar, Kouinin, Tarzoude, ayant chacune de 4.000 à 7.000 habitants. Puis, moins importants, plus à l'est, les villages de Zgoum, Debila et Sidi-Aoun.

Ces localités, d'importances diverses sont toutes enfermées dans un mur d'enceinte et se ressemblent par l'uniformité de leurs constructions. Ce sont, comme à Taïeb, des maisonnettes rondes, recouvertes d'un dôme et blanchies à la chaux, groupées dans des cours spacieuses. L'aspect en est singulier et l'effet bizarre. Les chambres sont plus spécialement destinées à servir de magasins ; les habitants semblent préférer pour se loger les tentes ou les gourbis en branches de palmiers qui se trouvent également dans ces cours.

La ville d'El Oued possède plusieurs mosquées. La plus grande est accompagnée d'un minaret très élevé. Ces édifices, comme ceux de Taïeb, sont en gypse cristallisé.

Aux environs de cette ville se trouvait, avec ses dromadaires, ses ânes, ses chiens et quelques chevaux, une population nomade, nombreuse, abritée sous des tentes d'étoffes épaisses faites en poil de chameaux, alternant avec une large bande noir fauve, une bande de nuance plus claire, couleur de henné. Ces nomades forment une très belle population, grande, bien faite, au teint bronzé, avec des traits grecs et une physionomie intelligente.

Les enfants, sans aucun vêtement, marchent, courent, se vautrent dans le sable, à l'état de nature.

Les hommes portent le burnous blanc sur la tunique et autour de la tête une corde de chameau en guise de turban.

A peine avons-nous établi notre bivouac devant Tarzoude que les chefs du pays vinrent nous renouveler leurs protestations de soumission. Un grand nombre d'indigènes les suivaient, portant en abondance, sur leur dos et sur des ânes, des dattes, des courges, des pastèques, du drin, des branches de palmiers, etc. A première vue ils nous semblent plus aisés, plus intelligents, plus sains, avec moins de sang nègre, que ceux de l'oued Rir. Leur physionomie semble peu sauvage, ouverte et empressée ; les enfants sont souriants et nous offrent des dattes.

Ces manifestations sont sincères ; mais elles indiquent beaucoup de mobilité dans les esprits. Il y a quelques jours à peine ces gens, à la voix du chérif, se sont armés contre nous en faveur du sultan Selman ; aujourd'hui ils poursuivent l'un et l'autre pour nous les livrer. Ils se sont déjà même emparé de son principal conseiller.... qu'ils ont remis en nos mains.

Hier le magnifique méhara sur lequel le scheik était venu à notre bivouac, avait excité notre curiosité et fait notre admiration. Aujourd'hui ce sont les ânes du Souf qui obtiennent un grand succès, succès du reste bien justifié ; car cette bête utile, mais laide, aux grandes oreilles flasques, aux longs poils bourrus, disgracieuse, têtue, à l'aspect maussade, au braiment discordant, est ici d'une autre race.

C'est un charmant animal de très petite taille, au poil gris clair, court et soyeux, avec une croix noire bien dessinée sur le dos. Ses jambes sont fines, bien faites et terminées par un petit sabot noir et luisant. Il a l'air toujours un peu tétu ; mais du moins l'œil est vif, intelligent, et il n'a plus comme ailleurs le cachet du malheur et de l'humiliation. Quand ils braient c'est un son retentissant, une mesure vive : comme le bruit du clairon, au lieu d'agacer les nerfs, il réveille et excite.

Pendant l'été et quand ils doivent rester exposés aux ardeurs du soleil, ils mettent encore sur leur tête un immense chapeau de paille orné de dessins et de touffes de laine ou de soie et garni entièrement, en dessus, de plumes d'autruche; ils le fixent au moyen d'une lanière qui passe sous le menton.

Les femmes sont vêtues d'une couverture multicolore ployée en deux et maintenue autour du cou par deux agrafes en argent. Les bras et partie des épaules sont nus et libres. Parfois une tunique blanche en laine d'un tissu léger complète ce costume, que maintient quelquefois aussi une ceinture à la taille. Leur chevelure forme autour de la tête une large et épaisse couronne qu'elles ornent de morceaux de corail, d'étoffes d'or et d'argent, de verroteries et d'autres objets brillants. Elles ne cachent pas leur visage; elles ne cachent même que bien peu de choses, et quand la brise souffle... c'est au hasard du coup de vent!

Beaucoup d'entre elles sont d'une taille très élevée avec un cou gracieusement élancé; des attaches et des formes sculpturales qui semblent ciselées dans le bronze. Lorsque revenant des puits elles passent fièrement, légèrement drapées, l'amphore soutenue sur l'épaule par un bras digne de Praxitèle, à leur démarche on les prendrait pour des déesses.

La population propre du Souf est, avons-nous dit, vive, intelligente, saine et bien supérieure sous tous les rapports à celle de l'oued Rir'. Les deux tiers paraissent être des Troud, nom d'une peuplade qui, à une date mal précisée, venant du nord l'a envahie. Peuplade, sans doute, dépossédée elle-même par d'autres invasions, cherchant un asile. Le reste serait, pour la plupart, des aborigènes connus sous le nom d'Adouan.

Les Souafas, qui forment la réunion de ces races diverses, sont industriels et commerçants. Ils fabriquent des armes, des essences, des ornements arabes d'or et d'argent; les femmes font des burnous et autres tissus: c'est même là l'industrie principale du pays. La laine de leurs troupeaux, quoique nombreux, ne leur suffit pas; ils en achètent à leurs voisins pour la tisser. Les haïks et les burnous qu'ils fabriquent annuellement peuvent être évalués à près de trois millions de francs.

Les hommes voyagent beaucoup; ils vont dans nos villes de l'Algérie, en Tunisie, un peu partout, jusque dans le Sahara, vendre leurs produits et faire du trafic. Leurs chameaux incessamment en caravanes, sont de leur part l'objet de grands soins.

L'automne et l'hiver ils habitent leurs ksours; ils se dispersent ensuite pendant le restant de l'année à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux. Mais au lieu de se diriger, comme ceux du Ziban, vers le Tell, ils vont plus au loin, avec les nomades, dans la direction du sud-est, sur les parcours qui conduisent au djebel Nefousa ou à R'damès.

Les Souafas ont des rapports de physionomie, de caractère et de langage avec les Kabyles des montagnes du nord de l'Algérie, dont ils ont les yeux bleus, ainsi qu'avec les Mzabites, les Chambas, les Touaregs, issus tous, croit-on, de la race berbère qui peuplait jadis tout le nord de l'Afrique.

Les hommes et les femmes ont des tatouages sur différentes parties du corps. Souvent on leur voit au front de petites croix qui semblent indiquer une origine chrétienne.

L'on nous raconte qu'il y a peu d'années encore les deux villes voisines, Tarzoude et Guemar, vivaient en mauvaise intelligence et se livraient des combats acharnés; que dans ces guerres les femmes sortaient, le visage découvert, le sein nu, à la suite des combattants et les excitaient par leurs gestes et par leurs cris. Si l'un d'eux faiblissait, elles l'accablaient de sarcasmes et couvraient ses vêtements de henné qu'elles portaient délayé dans des pots. L'homme était ainsi stigmatisé, et nulle ne le voulait pour époux. Il ne pouvait être relevé de cette flétrissure que par un acte éclatant de courage ou une prouesse chevaleresque. Les femmes lui donnaient alors l'accolade en signe d'oubli du passé. C'était là un ressouvenir d'une coutume des Troud guerriers conquérants.

Les trois colonnes venues au Souf y restèrent six jours: elles avaient visité toutes les localités, établi leur bivouac successivement devant toutes les villes, séjourné devant El Oued et Tarzoude. Après avoir bien affermi partout notre autorité, acquis la conviction que le pays était réellement soumis, que les démonstrations dont nous avions été l'objet et les sentiments qu'on nous avait exprimés étaient sincères, nous partîmes, le 20, pour retourner à Tougourt en passant par Mégarin.

Aucun puits n'était signalé dans cette direction. Mais, en nous donnant des guides, le scheik nous assura que nous y trouverions de l'eau en abondance et bonne. En effet, après une marche longue et pénible à travers une région de dunes et de montagnes de sables, semblable à celle que nous avions traversée en venant, nous arrivâmes à mi-chemin de Mégarin. Là, au milieu de ces sables amoncelés, où un jour de détresse, nul d'entre nous n'eût eu l'espérance de trouver de l'eau, ni même la pensée d'en chercher, des Souafas, envoyés la veille, avaient creusé dans ces sables un grand nombre de puits. Ces puits avaient environ deux mètres de profondeur, et l'on put y puiser, en quantité suffisante pour tous nos besoins, de l'eau excellente.

Ce sont sans doute des poches de glaise imperméable, où l'eau des pluies vient s'emmagasiner: véritables rédits, comme ceux que nous avions l'habitude de voir, mais ici cachés sous le sable; secrets du Sahara découverts par ceux dont la destinée est de le parcourir.

Le lendemain nous fûmes bivouaquer à Mégarin, et le troisième jour nous étions de nouveau installés devant Tougourt.

En approchant de Mégarin, nous rencontrâmes des gazelles: elles étaient de la grande espèce, au pelage très clair, avec le ventre presque blanc. L'une d'elles était prête à mettre bas: grâce à cette circonstance, elle put être forcée. M. le capitaine Philebert, que nous avions vu à Aïn Beïda chef de bureau arabe en eut les honneurs.

Cette capture fut une bonne fortune, car notre très modeste ordinaire laissait à ce moment beaucoup à désirer, en même temps que nous retrouvions l'eau lourde, laxative et saumâtre de l'oued Rir'.

Nous rencontrâmes également des fennecs, appelés encore renards d'Abyssinie, et en primes plusieurs. C'est un ravissant petit animal carnassier, de vingt à trente centimètres de long, avec d'immenses oreilles au très large pavillon; son pelage, doux et épais, d'un fauve gris bleuâtre assez clair.

M. d'Yanville, lieutenant au 3^e régiment de spahis, signalé par sa brillante conduite dans la charge qui avait déterminé la victoire de Mégarin, fut désigné pour porter en France et présenter à Sa Majesté l'Empereur cinq drapeaux, glorieusement conquis dans cette affaire. Il était accompagné du spahi Khaled ben Diff, du tirailleur indigène Ahmed ben Amraoui et du goumier Ahmed ben Zherboul.

Un ordre du jour du gouverneur général, daté du 29 décembre, cita comme s'étant distingués dans la charge du 29 décembre: MM. Marmier, chef d'escadrons; de Bonnemaïn, Cavel, de Courtivron, capitaines; Rabotte, d'Yanville, Amar ben Abdallah, lieutenants; Chégut, Schœner, Baissat, sous-officiers; 16 brigadiers et spahis.

A la même date, je fus nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le 17 mars suivant, le colonel Desvaux fut nommé général de brigade.

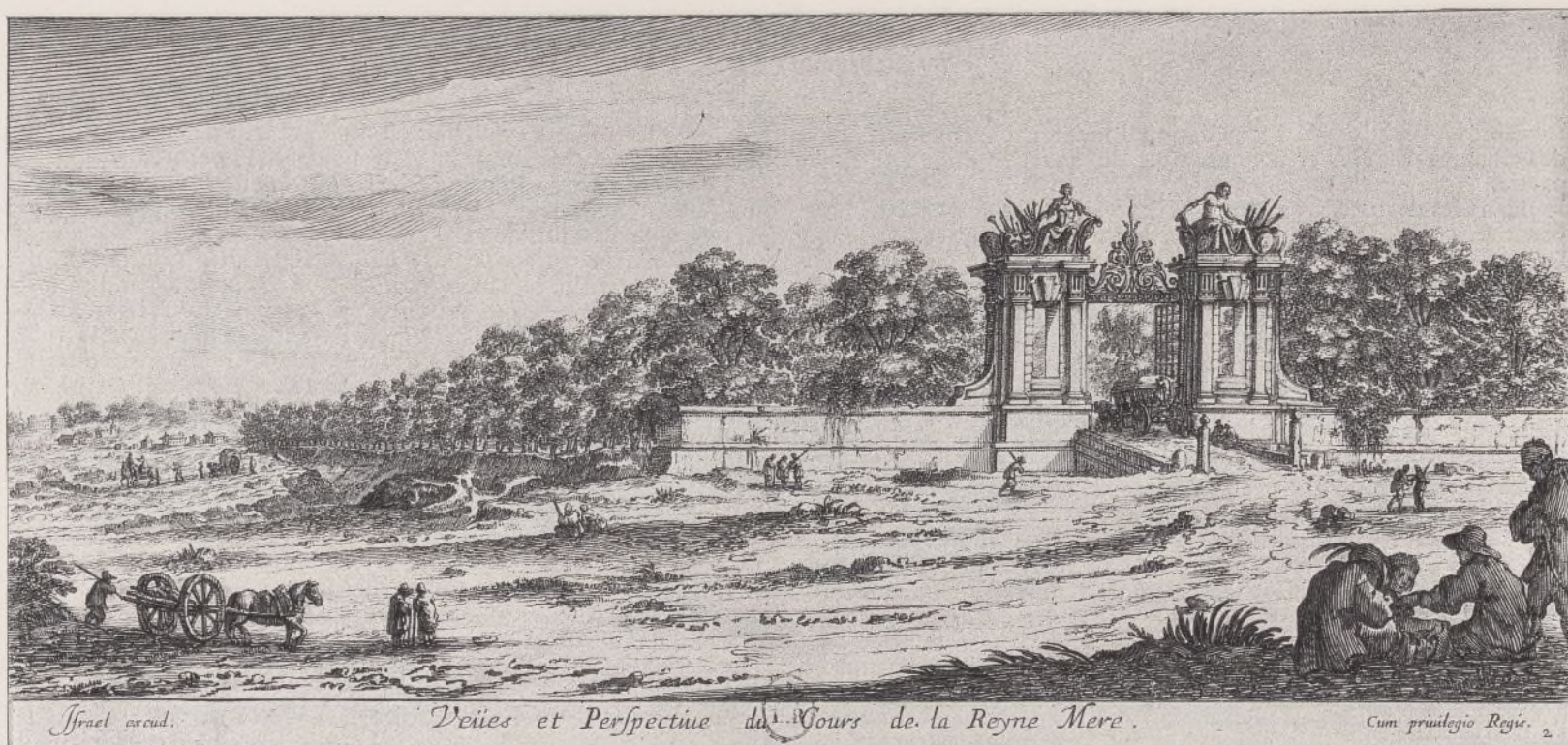
L'expédition était terminée.

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations de Alfred Pâris.)

FIN





Les Champs-Élysées

PAR ANTONIN PROUST

Aux termes de l'*Odyssée* en son livre XI et de l'*Enéide* en son livre VI, les Champs-Élysées étaient, dans la religion païenne, le séjour d'outre-tombe réservé aux ombres vertueuses.

A Paris, les Champs-Élysées sont une avenue qui s'étend de la place de la Concorde à l'arc de triomphe de l'Etoile. La vertu n'y est pas obligatoire. Mais le plaisir s'est efforcé d'y réunir toutes les attractions chères aux vivants. Et, depuis les chevaux de Marly jusqu'au monument élevé à la gloire de la Grande Armée, en dépit de l'ordonnance de Charles X, qui proscrivait toute aliénation de terrain dans cette partie de Paris, la Ville a groupé, au milieu d'une végétation chaque jour amoindrie, et particulièrement jusqu'au Rond-Point, tout ce qui peut amuser l'enfance, récréer les oisifs, intéresser ceux qui aiment l'art et la science, et plaire à quiconque s'adonne aux exercices physiques.

L'Etat s'est d'ailleurs fait, malgré ses déclarations de 1828, le complice de la Ville en élevant, en 1855, sur le carré des Jeux, le Palais de l'Industrie, qui renferme deux musées permanents, donne chaque année asile au Salon de la Société des Artistes français, abrite les concours hippiques ou agricoles et accueille des expositions industrielles.

Des restaurants, des cafés-concerts, des jardins où l'on danse, des pistes où l'on patine, des théâtres, des cirques, des guignols, animent ce quartier où, pendant six mois de l'année, se concentre la vie parisienne.

La chaussée des Champs-Élysées, qui a été pendant longtemps le point terminus de la circulation des équipages de luxe, n'est cependant aujourd'hui, pour ces équipages, que le chemin du bois de Boulogne. Ils y passent. Ils ne s'y promènent plus.

Dans un précédent article sur la Place de la Concorde, publié dans le numéro de septembre 1895 du *Figaro illustré*, j'ai dit que c'était à l'auteur de cette place, à Jacques-Ange Gabriel que nous devons l'avenue des Champs-Élysées et son tracé jusqu'au pont de Neuilly, où elle aboutit après avoir pris le nom d'avenue de la Grande-Armée à partir de l'arc de triomphe de l'Etoile et d'avenue de Neuilly depuis la porte Maillot jusqu'à la Seine.

Gabriel, qui est mort en 1782, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, n'était pas seulement un grand artiste. C'était un charmeur. Il avait conquis, par la séduction de sa parole et la précision de ses vues, une grande influence sur les hommes de son temps. Si les deux architectes qui ont été successivement chargés des premiers travaux de l'église de la Madeleine, Contant d'Ivry et Couture, n'étaient pas morts, l'un en 1777, l'autre en 1779, l'église de la Madeleine eût présenté, au fond de la rue Royale, le dôme que Gabriel jugeait nécessaire pour compléter sa décoration de la place de la Concorde. Mais au lendemain de la mort de Couture, les travaux furent ralentis, sinon interrompus ; Gabriel mourut quelques années après, et plus tard, Napoléon I^{er} modifia le plan primitif en même temps que la destination de l'édifice, déjà désaffecté par un décret de la Convention. Après avoir, en 1806, ouvert un concours auquel prirent part cent vingt-sept architectes, pour la transformation de la Madeleine en un temple de la Gloire, et qui aboutit à l'attribution du prix à Beaumont, partisan du dôme prévu par Gabriel, Napoléon écrivit, du quartier impérial de Finckenstein, à son ministre de l'intérieur : « Monsieur de Champaguy, après avoir examiné attentivement les différents plans du monument dédié à la Grande Armée, je n'ai pas été un instant en doute. Celui de M. Vignon est le seul qui remplisse mes intentions. C'est un temple que j'avais demandé et non une église. Que peut-on

faire, au reste, dans le genre des églises qui soit dans le cas de lutter avec Sainte-Geneviève, même avec Notre-Dame et surtout avec Saint-Pierre de Rome ? Le projet de M. Vignon réunit, à beaucoup d'avantages, celui de s'accorder mieux avec le Palais législatif et de ne pas écraser les Tuileries ! »

Si, pour la Madeleine, le plan de Gabriel ne reçut pas son exécution, du côté des Champs-Élysées il eut plus de succès. M. de Marigny, directeur des Bâtiments du roi, mit d'autant plus d'empressement à se conformer à ses désirs que Louis XV les approuvait.

Sur les indications de Gabriel, M. de Marigny fit refaire toutes les plantations de cette partie de Paris, y compris les plantations du Cours-la-Reine, que le duc d'Antin avait déjà fait renouveler en 1723. Le sol fut nivelé, la montagne de l'Etoile abaissée, l'égout à ciel ouvert qui passait sous le pont d'Antin, à la hauteur de la rue actuelle de la Boétie, supprimé, et l'avenue des Champs-Élysées poussée en ligne droite jusqu'à la Seine, au pont de Neuilly.

L'ingénieur Jean-Rodolphe Perronet fut chargé d'exécuter, en pierre, ce pont qui devait remplacer le pont en bois, qui ne se trouvait pas dans l'axe et qui était demeuré célèbre depuis le mois de novembre 1654 par l'accident de voiture dont Pascal avait failli être victime et qui avait, disait-on, déterminé sa conversion.

Le démantèlement du pont de Perronet eut lieu en 1772, devant le Roi, les ministres, le corps diplomatique et au milieu d'une affluence énorme de spectateurs. « Trois minutes, dit Bertrand, qui nous a laissé une notice sur Perronet, suffirent pour faire tomber les fermes des cinq arches. »

C'est à Perronet que l'on doit aussi le pont de la Concorde, qu'il construisit de 1787 à 1790, mais dont il avait dressé le plan d'accord avec Gabriel dès 1763. Soit dit en passant, dans ce premier plan, la décoration du pont de la Concorde devait reproduire les trophées qui surmontent les deux bâtiments à colonnade de Gabriel qui forment le fond de la place de la Concorde.

On y plaça cependant, après l'expédition d'Egypte, de petits obélisques, puis plus tard, des statues de généraux tués à l'ennemi, auxquelles on substitua, sous Charles X (1828), une collection de grands hommes qui a dû être transportée, en 1837, dans la cour de Versailles, ces statues ayant été, comme leurs aînées, faites à une trop grande échelle.

Pour en revenir aux Champs-Élysées proprement dits, sur un plan de Paris daté de 1700, la principale avenue est dénommée *Cours Dauphin*, pour la distinguer du *Cours la Reine*, que Marie de Médicis avait fait planter en 1628, en remblayant le terrain fréquemment inondé et qu'elle avait fermé par des fossés et des grilles avec pilastres surmontés de groupes décoratifs, ainsi qu'on peut le voir sur l'eau-forte d'Israël Sylvestre que nous publions en tête de cet article.

Sur les plans de Delagrave et Roussel, qui sont de 1730, le *Cours Dauphin*, que Colbert avait baptisé, en 1670, du nom de *Grand Cours* en donnant au *Cours la Reine* l'appellation de *Petit Cours*, est désigné sous la rubrique *Avenue des Tuileries* depuis le pont d'Antin jusqu'à l'esplanade qui limitait les terrains devenus depuis la place de la Concorde. L'autre partie des Champs-Élysées, du pont d'Antin au sommet de ce que l'on appelait la Montagne de l'Etoile, prend, sur le plan de 1730, le nom d'*Avenue de Neuilly*. Mais, sur ce même plan, entre l'avenue d'Antin et l'extrémité du *Cours la Reine*, figure un espace libre, encadré de plantations, qui a été appelé, de 1770 à 1855, *Carré des Jeux*, et qui est désigné sous le nom de *Salle des Champs-Élysées*.

C'est là l'origine de l'appellation donnée à l'avenue actuelle des Champs-Élysées et à l'ensemble du quartier dont elle fait partie.

Dans les dernières années du règne de Louis XV et dans les premières du règne de Louis XVI, les Champs-Élysées étaient le rendez-vous du monde élégant. On se pressait dans ce que l'on appelait la *Grande Allée*. Les mercredi, jeudi et vendredi de la Semaine-Sainte, on poussait jusqu'à l'abbaye de Longchamps, au bois de Boulogne. Ces jours-là, les voitures étaient sur sept rangs. Du premier au second dimanche de septembre, on montait à la place de l'Etoile, pour visiter la foire du Petit-Bezons. Les autres jours de l'année, on s'arrêtait à la hauteur de l'entrée du Colisée et l'on redescendait sur la place de la Concorde.

De 1771 à 1780, l'établissement du Colisée, dirigé par l'architecte Torri, a joui d'une grande vogue. Il avait été construit par l'architecte Le Camus de Mézières, au prix de 2,675,507 livres, sur un terrain circonscrit par l'avenue des Champs-Élysées, l'Allée des Veuves (avenue Matignon), la Ruelle Rousselet (rue Rabelais) et la rue du Colisée (ancien chemin des Gourdes ou chemin du Marais-des-Gourdes).

Si l'on s'en rapporte à la brochure de Lerouge, publiée en 1771, les 24 planches et le plan qui sont joints à cette brochure donnent une idée séduisante du Colisée.

Dans leur dictionnaire de Paris, publié en 1779, Hurtaut et Magny disent du Colisée « qu'il était le temple des ris et des

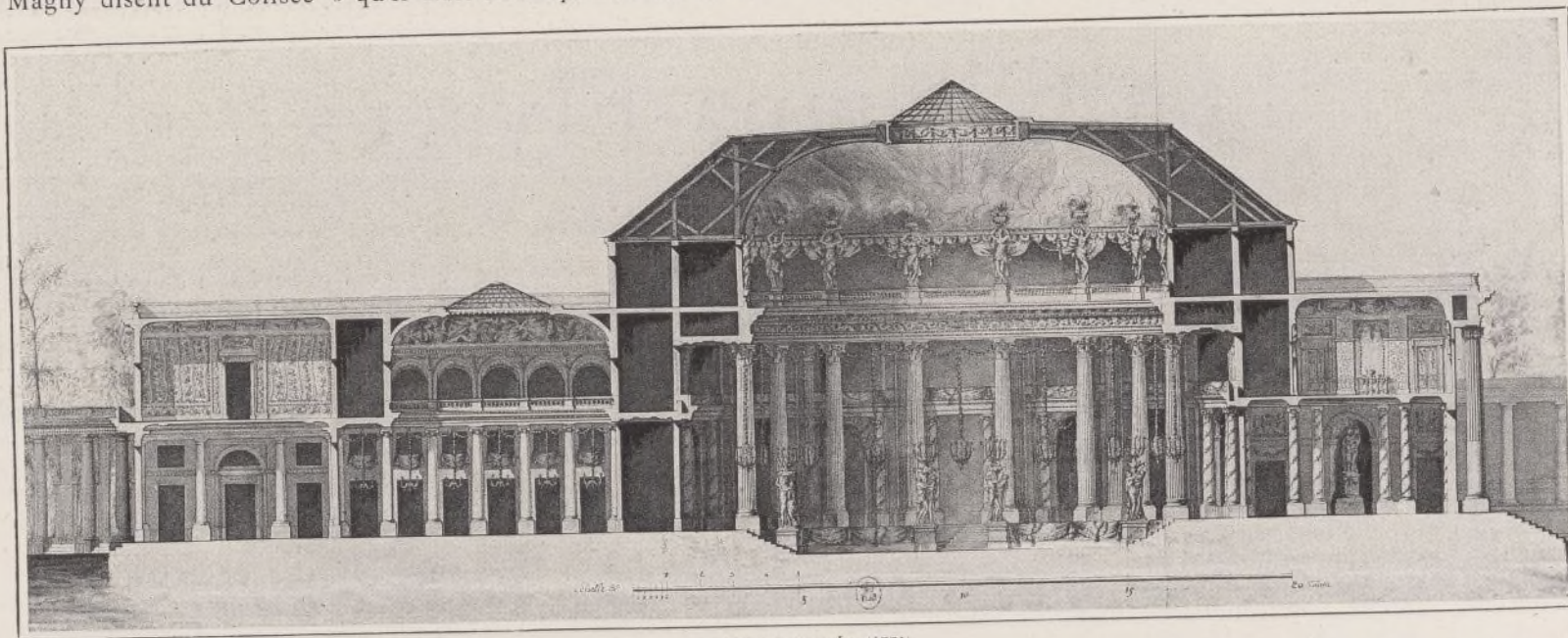
jeux, que la noblesse y venait en des équipages magnifiques et que les femmes s'y disputaient l'avantage de la parure. »

Le 14 août 1776, la reine Marie-Antoinette y vint assister à une fête donnée en son honneur et elle y revint le 3 août 1777 parce que le lieu lui plaisait.

Nous n'avons pas connu le Colisée, pas plus que le Jardin d'Idalie ou Jardin Marbœuf qui, de l'autre côté du rond-point des Champs-Élysées, ont eu, en 1797, la vogue du Colisée, mais nous avons vu le *Jardin d'Hiver*, qui était à la place de la rue Marignan; le *Jardin de Mabilly*, que ce maître à danser ouvrit dans l'avenue Montaigne; le *Château des Fleurs*, qui était à la rue Bassano; et si ces différents temples des « ris et des jeux », n'ont eu, pas plus que les édifices de même ordre qui leur ont succédé, l'ambition de rééditer des monuments antiques, il n'est pas un de ces lieux de divertissement qui n'ait eu la physionomie qui convenait à sa destination.

Les Champs-Élysées ont servi de théâtre à plusieurs des événements de la Révolution.

C'est par l'extrémité orientale de cette promenade, à la barrière de la Conférence, que Louis XVI fit son entrée à Paris au lendemain de la prise de la Bastille. Le roi avait renvoyé ses gardes du corps au Point-du-Jour, et de là sa voiture s'était avancée sur la route qui longe la Seine entre deux haies, chacune



COUPE DU COLISÉE (1771)

à double ou même à triple rang, de Gardes parisiennes. Il réfléchissait sans doute, à ce moment, à la réponse que lui avait faite le duc de Liancourt lorsque, en présence des mouvements qui avaient amené la prise de la Bastille, il s'était écrié : « Mais c'est donc une révolte ? » et que le duc avait répliqué : « Non, Sire, c'est une révolution ! »

Le 5 octobre 1789, l'avenue des Champs-Élysées fut choisie comme lieu de concentration pour la marche sur Versailles. Le rassemblement, formé en grande partie de femmes, après avoir longuement délibéré à la porte Saint-Antoine, s'était dirigé sur l'Hôtel de Ville, y avait vainement cherché Bailly et La Fayette, qui devait, quelques heures plus tard, prendre la route de Versailles à la tête de la Garde nationale, puis chacun s'étant donné rendez-vous aux Champs-Élysées, on s'était divisé par groupes, on avait parcouru les différents quartiers de Paris. Le tocsin sonnait. La générale battait. Les hommes, armés de piques, accouraient de leurs districts respectifs, et on peut évaluer à vingt mille le nombre des hommes et des femmes qui, réunis aux Champs-Élysées, s'ébranlèrent, sous la conduite de Maillard, après s'être donné le mot d'ordre d'aborder Versailles, les uns en suivant les rives de la Seine et en la traversant sur le pont de bois de Sèvres, les autres en remontant les Champs-Élysées et en se dirigeant sur Saint-Cloud par le bois de Boulogne et Boulogne.

Le 6 octobre, à une heure de l'après-midi, après les événements sanglants de Versailles et le consentement de Louis XVI et de sa famille de rentrer à Paris accompagné par les bandes révolutionnaires venues dans la journée du 5, le cortège se mit en marche. A six heures du soir, il arrive aux Champs-Élysées. Des femmes sont montées dans des fiacres, sur des chariots ou sur des affûts de canons, portant comme des trophées les bandoulières, les pommes d'épée, les chapeaux pris sur les gardes du corps, dont quelques-uns ont été décapités. D'autres, à pied, suivies d'une soixantaine de voitures chargées de grains et de farine. La voiture du Roi suit. Les vainqueurs l'entourent, agitant de longues branches de peupliers. Puis viennent des gardes nationaux à cheval, des grenadiers, des fusiliers, des gardes du corps, des soldats du régiment de Flandre. Après eux, les cent-suisse, la municipalité de Versailles et la députation de l'Assemblée nationale.

Du mois d'octobre 1789 au mois de janvier 1790, les Champs-Élysées furent constamment témoins de querelles entre les « partisans de la Révolution » et les « royalistes ».

Le 12 janvier, La Fayette dut faire désarmer et conduire aux casernes de Saint-Denis deux cents gardes nationaux qui se

réunissaient au Carré Marigny pour y manifester leurs sentiments antirévolutionnaires. Il les fit cerner par la cavalerie, qui remonta la Seine jusqu'à la barrière de Chaillot pendant que les grenadiers et les chasseurs, après avoir suivi la rue du Faubourg-Saint-Honoré et après avoir débouché brusquement par les rues qui donnaient accès aux Champs-Élysées de ce côté, se précipitèrent sur les conspirateurs avant qu'ils pussent faire usage de leurs armes. Pour la plupart, ces conspirateurs n'avaient que des sabres. Ils furent dépouillés de leurs uniformes, liés deux à deux et conduits à Saint-Denis entre deux rangs de cavalerie, au milieu des imprécations de la foule. Ceux qui échappèrent à ce coup de filet se réunirent ultérieurement à Bagatelle, où ils ne furent pas inquiétés.

Le 20 mai 1790, Louis XVI passa en revue, par une pluie battante, aux Champs-Élysées, deux divisions de la Garde parisienne. Le roi se fit attendre pendant cinq heures, ce qui mécontenta fort.

Le 28 juillet suivant, la ville de Paris donna, aux Champs-Élysées, une fête à tous les fédérés qui étaient venus prendre part à la fédération générale du 14 juillet.

Chaque arbre portait un ou deux lampions placés sur une tablette clouée à l'écorce. Des pyramides triangulaires, chargées de lampions, éclairaient la principale avenue.

Une salle de bal avait été disposée au Carré Marigny, entourée d'une chaîne de lanternes qui pendaient dans les arbres. Au milieu, une pyramide de feu de soixante pieds de haut, dont la base était chargée de plusieurs rangs de musiciens. Des mâts de cocagne étaient plantés autour du carré. Lorsqu'ils avaient dansé, les fédérés se rangeaient sous les arbres autour de tables que des cabaretiers avaient dressées, et sans se connaître, dit une chronique du temps, ils se félicitaient de se trouver réunis à une aussi belle fête avec des femmes aussi aimables que celles qui leur en faisaient les honneurs.

Au mois de juin 1791, la famille royale était ramenée de Versailles. C'était, dit Prudhomme, un spectacle imposant et magnifique, vu du haut des Champs-Élysées, que les 20,000 baionnettes escortant, à travers une population de 300,000 individus, le roi après sa fuite du 20 juin. Quand l'avant-garde fut aperçue, venant du côté de Monceau, ce fut un cri formidable.

Le 11 juillet, une foule énorme était massée aux Champs-Élysées pour voir passer le cortège qui accompagnait le corps de Voltaire, transporté de Romilly au Panthéon. L'arrivée sur la place Louis XV donna lieu à des bousculades d'autant plus violentes que, la pluie s'étant mise à tomber, on se réfugia sous les arbres des Champs-Élysées. Les femmes, costumées dans le genre

antique, les unes en Muses, les autres en Grâces et qui suivaient le char, l'abandonnèrent. Elles avaient leurs vêtements légers

collés à la peau, et il fallut allumer de grands feux pour les sécher. Le dimanche 18 septembre 1791, Paris fêta, aux Champs-



LA BARRIÈRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET LA SUPPRESSION DES DROITS D'ENTRÉE (FÉVRIER 1791).

Elysées, l'achèvement de la Constitution. La grande avenue offrait, le soir, une décoration en guirlandes de feu si éblouissante que tout était lumière depuis la place Louis XV jusqu'aux barrières de Chaillot. Un feu d'artifice fut tiré à dix heures du soir, par Ruggieri, sur l'emplacement de l'Arc de Triomphe actuel, et les réjouissances se prolongèrent pendant toute la nuit.

A neuf heures, le Roi, la Reine et la famille royale étant montés jusqu'au haut des Champs-Élysées, leurs carrosses furent assaillis par une foule ivre de joie qui criait : « Vive le Roi ! Chapeau bas ! » Marie-Antoinette pleurait, disant à ceux qui l'entouraient : « Ah ! le bon peuple ; il ne demande qu'à aimer. »

En redescendant, ils se firent conduire à l'Opéra, où le chanteur Lais dut par deux fois, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, répéter sa cantate :

Régnez, aimable Reine,
Sur un peuple généreux.

Le samedi 24, M. Bailly fit afficher la lettre suivante de M. de Lessart :

« Monsieur,

« Le Roi, touché des témoignages d'amour que lui ont donnés les habitants de la Capitale, et voulant fournir à l'allégresse pu-

blique une nouvelle occasion de se manifester, Sa Majesté m'a chargé de vous prévenir qu'elle fera illuminer demain dimanche les Champs-Élysées.

« DE LESSART. »

Le dimanche 25, la fête du 18 fut donc renouvelée avec plus d'éclat encore, s'il est possible, que le dimanche précédent. Mais le vent étant devenu très fort sur les neuf heures du soir, la plupart des lampions s'éteignirent.

Malgré la rafale faite par La Fayette le 12 janvier 1790, les Champs-Élysées n'avaient pas cessé d'être le rendez-vous des royalistes, et il y avait là des rixes fréquentes. Le jour de l'envahissement des Tuileries par le peuple de Paris, il y eut plus d'un coup d'épée échangé sous les arbres du Cours-la-Reine entre les te-

nants du Roi et les partisans de la Constitution. Pétion était, paraît-il, impuissant à empêcher ces querelles que la police lui signalait cependant chaque jour.

Le dimanche 24 juin — l'envahissement des Tuileries avait eu lieu le mercredi 20 — Marie-Antoinette décida son mari à passer une revue des volontaires aux Champs-Élysées. Ces volontaires étaient commandés par Lachenaye. Marie-Antoinette vint à la revue, parée de rubans aux trois couleurs, avec son fils, revêtu de l'uniforme national. Louis XVI ne portait pas, lui, cet uniforme, et comme des officiers s'en étonnaient. « Je ne sais,



LE DINER DES MARSEILLAIS AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (JUILLET 1792).

dit-il, si la Constitution m'y autorise. » C'est à la suite de cette revue et de ce propos que Marie-Antoinette, découragée par l'attitude sans cesse hésitante de son mari, écrivit à Madame de Mercy-Argenteau : « Hélas ! vous savez à qui j'ai affaire. »

Louis XVI, qui se montrait, en effet, le plus souvent prêt à tout concéder, était, par moments, pris d'une velléité de résistance. C'est ainsi qu'après le 20 juin, il avait fait des Tuileries un véritable camp retranché.

Aussi, le 30 juillet suivant, les fédérés marseillais s'étant réunis, au nombre de quatre cents, sur l'invitation de Santerre, dans un cabaret situé sur l'emplacement du restaurant actuel Ledoyen et qui portait pour enseigne : *Au grand salon du couronnement de la Constitution*, des grenadiers des sections des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères, qui dinaient à côté, au cabaret du *Jardin Royal*, les vinrent insulter. Un combat s'engagea. On se poursuivit sous les arbres. Plusieurs Marseillais furent blessés. Un des grenadiers fut tué, et après cette échauffourée, les Marseillais se réfugièrent à la caserne de la *Nouvelle France*, et c'est à la suite de leur repas qu'ils chantèrent l'hymne de Rouget de l'Isle, qui a été ensuite de cette circonstance appelée, par les Parisiens, la *Marseillaise*.

Le 10 août 1792, après le sac des Tuileries, les Cent-Suisses furent poursuivis jusque dans les Champs-Élysées et massacrés par la foule. Leurs cadavres jonchaient l'avenue.

Le 23 juin 1793, les sans-culottes organisèrent une fête aux Champs-Élysées pour célébrer la nouvelle Constitution. Les subsistances étant très chères et les idées végétariennes étant à la mode, ils firent, au Carré Marigny, « un carême civique ».

Après le 13 juillet 1793, jour de l'assassinat de Marat par Charlotte Corday, la Convention décréta qu'une tombe de verdure serait élevée aux Champs-Élysées, sur les indications de David, à la mémoire de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau, qui avait été assassiné le 10 juillet de la même année, au Palais-Royal, par l'ancien garde du corps Paris. Mais après la journée du 9 Thermidor an II (27 juillet 1794), cette tombe fut enlevée.

En 1794, cette tombe existait cependant encore lorsque le cortège triomphal qui se rendit au Champ de Mars pour fêter la prise de Toulon se forma dans les Champs-Élysées et aux Tuileries. Les chars se rangèrent autour d'elle dans l'avenue principale. Ils étaient au nombre de quatorze (les quatorze armées de la République), depuis le char de l'armée de Toulon jusqu'à celui de l'armée du Nord. Des jeunes filles vêtues de blanc et portant des branches de laurier entouraient les pelotons de canonniers et les détachements de la garde civique. Le cortège, précédé du Président de la Convention nationale, se rendit au temple de l'Humanité (les Invalides), et de là à l'autel de l'Immortalité, dressé au Champ de Mars. Les chœurs du Conservatoire chantaient un hymne de Chénier, mis en musique par Gossec :

Toulon, redevenu Français,
N'étend plus ses regards sur une onde captive.
Son roc, purifié par nos justes succès,
Menace Albion fugitive.

Le commencement de l'année 1794 fut marqué par une activité extraordinaire du Comité de Salut public en faveur des embellissements de Paris. On reste émerveillé du sang-froid avec lequel les membres du Comité de Salut public s'occupaient des questions artistiques au moment où ils avaient à faire face à l'agression de l'étranger, qui menaçait de toutes parts nos frontières, et aux conspirations de l'intérieur, qui mettaient en danger la sécurité publique.

Les représentants du peuple, David, Granet et Fourcroy, apportaient chaque jour un nouveau projet.

Sur leur rapport, le jardin de la maison dite Maison nationale, aujourd'hui l'Élysée, connu à cette époque sous le nom de Jardin Beaujon, et qui s'étendait de la rue actuelle de l'Élysée jusqu'à l'avenue Hoche, devient public et fait partie des Champs-Élysées.

Ce jardin, dont les bosquets étaient remplis d'arbres et d'arbustes étrangers, qui était orné de statues, bustes et vases, et qui

renfermait les plus beaux cèdres du monde, dont le dernier fut abattu en 1861, au coin de la rue du Centre, aujourd'hui rue Lamennais, devait être, en 1801, concédé à Ruggieri, qui y donna des fêtes semblables à celles de l'ancien Colisée. En 1817, on y construisit les premières *Montagnes françaises*, appelées depuis *Montagnes russes*. En 1824, il fut loti et vendu, à l'exception de l'emplacement de l'Élysée. Et en 1848 on voyait encore, à la hauteur de la rue Balzac, le moulin à vent qui faisait monter l'eau pour les besoins des plantations.

En même temps que le Comité de Salut public décrétait la jonction du jardin Beaujon aux Champs-Élysées, il décidait que « l'entrée des Champs-Élysées serait agrandie, que l'on y placerait les chevaux de Marly en face des deux Renommées des Tuileries, que l'entrée de la rue Royale actuelle recevrait un arc de triomphe réunissant les deux bâtiments à colonnade de Gabriel ».

David, à qui la Convention accordait un crédit de 25,000 livres pour deux tableaux destinés à la salle de ses séances et qui devaient représenter les assassinats de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau, David, qui était de plus autorisé à se servir des canons pris sur l'ennemi pour faire élever, à l'éperon du Pont-Neuf, une statue colossale du Peuple français, avait enfin la charge d'organiser la fête à l'Être suprême.

Le 1^{er} avril 1795, à la suite d'une séance où un grand nombre de députés furent décrétés d'accusation et condamnés à la déportation ou à la prison, il y eut, dans l'avenue des Champs-Élysées, une véritable échauffourée. Trois voitures, dans lesquelles se trouvaient Billault, Collot et Barrère, que l'on dirigeait sur Rochefort et qui étaient escortées de gendarmes à cheval, furent attaquées par la foule.

Pichegru, qui était intervenu dans la bagarre, fut deux fois couché en joue par les factieux; ceux-ci s'étant emparés du corps de garde de la barrière de l'Etoile tirèrent deux coups de canon auxquels on riposta par une décharge de mousqueterie. Quelques chevaux furent tués; les voitures purent toutefois continuer leur route. Pichegru, mandé à la barre après les délégués de la section des Champs-Élysées, fit ce bref discours : « Représentants, vos décrets sont exécutés. » Le président lui répondit : « Le vainqueur des tyrans ne pouvait manquer de triompher des factieux »; puis il donna l'accolade fraternelle au

général de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Mais le général de l'armée de Rhin-et-Moselle ne devait pas tarder, avec ses amis du parti clichien, à être arrêté et transporté, sans examen ni jugement préalable, dans ce même port de Rochefort, où il avait aidé à faire embarquer Billault, Collot et Barrère.

Le 14 juillet 1801 fut célébré avec un éclat exceptionnel. A l'Etoile (aujourd'hui place de l'Arc-de-Triomphe), un arc monumental s'élevait, disent les journaux du temps;

il était formé par un grand rocher ouvert. Au-dessus du rocher, la Renommée, haute de trente pieds. Sur les deux pavillons en avant de la barrière de l'Etoile, on avait disposé un feu d'artifice. Le grand carré des Champs-Élysées représentait un temple formé par une colonnade décorée de guirlandes. Autour, des trophées à la gloire des armées. Tout le long de l'avenue, des boutiques alignées. Dans l'ancien Cours-la-Reine, des mâts de cocagne et des jeux de bagues. Autour du Carré Marigny, salle de danse de cent pieds de diamètre et cirque pour les chevaux de Franconi. En avant des murs de l'Élysée, théâtre en plein air. Dans l'étendue de l'avenue, depuis la place de la Concorde jusqu'à l'Etoile, vingt-deux orchestres. A l'entrée des Champs-Élysées on avait élevé le temple à la Paix, et au centre de la place de la Concorde était dressée la Colonne nationale à la gloire de l'armée, exécutée en charpente et en toile et qui fut illuminée le soir.

En 1802, le chanteur Elleviou et l'une de ses camarades de l'Opéra-Comique eurent, comme le rappelle une eau-forte de Duplessis-Berteaux, que nous reproduisons, la généreuse pensée de chanter aux Champs-Élysées au profit d'un pauvre musicien, se montrant ainsi les précurseurs de Nini Buffet et de ses camarades dans leurs tournées de bienfaisance.

ANTONIN PROUST.

(A continuer.)



ELLEVIU CHANTANT EN PLEIN AIR AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, AU PROFIT DES PAUVRES (MESSIDOR AN X, 1802).